

PRIX  
\$200

# Le coin du feu



Revue  
FÉMININE MONTREAL

## SOMMAIRE

Les Canadiennes à Pétranger.....	<i>Mme Dandurand</i>
(M <sup>me</sup> Duval-Thibault)	
Chronique.....	“ “
Conseils de la Mère Grognon.....	
<i>Væ Solis</i> .....	<i>Yves Pascal</i>
Le Savoir Vivre.....	
L'Hygiène.....	
Littérature.....	<i>Météore</i>
Locutions Vicieuses.....	
La Mode.....	
Muscadin dans le monde.....	<i>Muscadin</i>
Paroles chrétiennes.....	<i>Mgr Landriot</i>
Ici et là.....	
Page des enfants.....	<i>Lafontaine</i>
Cuisine.....	<i>Tourne Broche</i>
Choses d'Europe.....	<i>Saint Cyr</i>
Science amusante.....	<i>Tom-Tit</i>
Solutions, jeux, énigmes, caricature, etc.....	
Feuilleton.....	<i>Toppfer</i>

---

## NOTE DE L'ADMINISTRATION.

Le premier numéro du *Coin du Feu* a été adressé à tous ceux qui recevront celui-ci. Les personnes auxquelles il ne serait pas parvenu n'auront qu'à en avertir par carte postale, l'administration qui s'empressera de le leur expédier.

---

### LE LIPPINCOTT MAGAZINE,

Revue Américaine, Mensuelle et Illustrée. Rédigée par les meilleurs auteurs. Prix de l'abonnement, \$3.00; pour les abonnés du COIN DU FEU, \$2.00.

---

Ce don du ciel qu'est la gaité  
Est rendu avec la santé  
A qui boira, las de souffrance,  
Le VIN BRAVAIS qui vient de France.

Dépôt général pour le Canada,  
Pharmacie DÉCARY,  
Montréal.

# LE COIN DU FEU

REVUE MENSUELLE

ABONNEMENT :  
\$2.00 PAR ANNEE. }

JANVIER 1896

ADMINISTRATION :  
23 RUE ST. NICOLAS.

## SOMMAIRE

CHRONIQUE: UN PROJET, . . .	<i>Mme Dandurand.</i>	LA CORRESPONDANCE, . . .	<i>Baronne Staffe.</i>
LES FEMMES SAVANTES, . . .	***	ICI ET LÀ, . . .	***
LA MESSE DE NOEL À LA CATHÉDRALE, . . .	<i>Météore.</i>	CONSEIL DU DOCTEUR, . . .	<i>Dr. Mongiraud.</i>
LE LIVRE DE M. ARTHUR BUIES, . . .	<i>Mme Dandurand.</i>	MUSIQUE, . . .	<i>Philippe Courras.</i>
LES PETITES MODERNES, . . .	<i>Amélie Veyraud.</i>	ANTICOSTI REDEVIENT FRANÇAISE, . . .	***
LES DEUX CÔTÈGES, . . .	<i>Joséphine Soulayr.</i>	LA MODE, . . .	***
MONSIEUR JULES SIMÓN, . . .	<i>Jules Simon.</i>	LA NOEL RUSSE, . . .	<i>Vera Vend.</i>
DANS LE MONDE, . . .	<i>Une Mère.</i>	STATUE D'EMILE AUGIER, . . .	***
A L'OPERA FRANCAIS, . . .	<i>Météore.</i>	LE DÉVELOPPEMENT DE LA LITTÉRATURE	
L'ART D'ORNER LES MAISONS, . . .	<i>Jacqueline.</i>	NATIONALE, . . .	<i>Mme Dandurand.</i>
MME SARAH BERNHARDT, . . .	<i>Météore.</i>		

## Chronique

### UN PROJET.

Nous recevions, il y a quelques jours, d'un village perdu à l'extrémité de cette province, une lettre touchante :

"Pardonnez moi, disait notre correspondante, ma hardiesse de vous écrire. Ma seule excuse est que je suis une femme pauvre et invalide, et qu'à ce titre j'ai droit à votre sympathie..."

"Mon unique distraction est la lecture ; je n'ai pas le moyen de recevoir plus qu'un journal. Cela m'occupe une journée, et les six autres jours de la semaine je reste sans nourriture pour l'intelligence. J'ai un ardent désir de me procurer cet aliment indispensable, mais où trouver celui qui serait en rapport avec mes faibles ressources ? Si vous pouviez me renseigner là-dessus, vous auriez donné à mon esprit le verre d'eau dont Dieu certainement vous tiendra compte"...

En réfléchissant sur ce cas de nécessité ou de dénûment moral, en pensant combien il est fréquent dans toute l'étendue de notre province, la perspective d'une bonne œuvre à accomplir nous est apparue.

Il ne s'agirait, mesdames et chères lectrices, que de nous entendre pour faire vivre, des miettes de notre table, une foule de ces intéressants indigents.

Que de journaux, que de revues, que de livres mêmes, abandonnés et gaspillés après avoir été lus. Les recueillir, en faire un choix judicieux, et les adresser à des malheureux auxquels manque toute distraction, tout plaisir pour compenser les misères d'une vie laborieuse, serait chose facile à plus d'une d'entre nous.

Oh ! la belle, l'intelligente charité, qui distribuerait dans chaque hameau ce pain réconfortant et consolateur des bonnes lectures !

Charmer les heures si longues, les journées si vides de l'aîeul cloué sur son fauteuil, faire sourire le pauvre infirme, éveiller l'intelligence de la petite paysanne rustique, grouper les têtes extasiées d'enfants incultes autour d'un livre de gravures instructives ! la pensée de tant de joies pures semées par votre main a de quoi vous séduire.

Le projet vous sourit-il ? Et voulez-vous que nous lui donnions ensemble un commencement d'exécution ?

Il nous faudra d'abord le concours des jeunes filles. Dans toutes les entreprises charitables a-t-on jamais pu se passer de ces gracieuses auxiliaires, messagères du Bien sur la terre comme les

anges le sont de Dieu dans les régions où il faut des ailes ?

1° Ceux de nos abonnés qui voudraient contribuer à l'envoi des livres et journaux devront faire parvenir leurs noms au bureau du COIN DU FEU, 23 rue St. Nicolas (sur carte postale ou par lettre), ainsi que les jeunes filles de notre ville qui seraient disposées à nous prêter leurs services pour les écritures que nécessiterait l'exécution de notre entreprise.

2°. Les personnes de bonne volonté dans les villes et villages du pays qui voudraient se charger de la distribution de nos envois dans leur localité nous feraient également savoir leur nom et leur adresse.

3° Le prochain numéro de notre revue indiquerait à chacun des donateurs l'adresse à laquelle il doit envoyer son paquet.

4° Nous prendrons la liberté de rappeler aux personnes généreuses désirant s'associer à un tel acte de bienfaisance, que la plus grande circonspection devra être employée dans l'envoi de toute littérature aux âmes simples qui deviendraient leurs protégés spirituels. Dans plus d'un cas, en

pensant aux regards candides sous lesquels journaux tomberont, nos sages et charitables abonnés se verront forcés de pratiquer de prudentes coupures.

Le système est simple. Faisons en l'essai. Donnons au zèle de notre charité proverbiale une mission plus complète.

Après avoir pourvu abondamment au confort matériel, ou du moins, à l'allègement des maux physiques de nos frères déshérités, songeons à verser aussi quelque baume à leur âme endolorie ou inerte.

Car *l'homme ne vit pas seulement de pain*, et les progrès que nous pourrions faire faire à des esprits incultes, chez la partie illettrée de nos clients, favoriseraient le travail moralisateur des pasteurs évangéliques.

Aux intelligences plus cultivées, mais réduites par le manque de fortune, comme dans le cas qui à inspiré cet article, à la disette, nous aurons la satisfaction non moins précieuse d'avoir procuré la manne qui empêche de périr au milieu du désert.

*M<sup>me</sup>. Dandurand.*

## Les Femmes Savantes

Ce n'est que ces jours derniers que l'article portant ce titre, de l'habile chroniqueur du *Monde*, Jean Badreux, nous est tombé sous les yeux.

Ce confrère a bien voulu, dans le numéro de décembre, se joindre à mes collaborateurs extraordinaires ; mais tels sont les hasards de la guerre du journalisme, que nous allons aujourd'hui croiser le fer avec notre associé d'hier. Ce ne sera pas un duel à mort, ni même au premier sang. La riposte veut être aussi bienveillante et courtoise dans la forme que le fut l'attaque. Nous souhaitons qu'elle soit de tout point aussi inoffensive.

Disons tout d'abord qu'on ne prend pas ici les armes au nom des "femmes savantes."

Défendra qui voudra ces phénomènes si amusants, que je n'ai jamais rencontrés qu'au théâtre—comme Jean Badreux, d'ailleurs, qui va chercher son exemple dans une comédie imitée de Molière.

La probité exige que nous ne réclamions pas même comme *femmes de lettres*.

Nous n'avons pas de ces prétentions au COIN DU

FEU. Il faudrait, pour aspirer au titre d'écrivain une éducation plus complète que celle que reçoivent surtout les femmes en ce pays. Il faudrait un entraînement, une discipline scolastique moins rudimentaires, une atmosphère intellectuelle autre que celle qu'on respire ici, pour espérer d'égaliser dans les lettres françaises nos anciens compatriotes d'outre-mer.

Nous avons, nous canadiens-français, isolés du berceau de notre nationalité au sein d'un élément étranger, ce malheur d'avoir oublié notre langue. Cette chère et fidèle compagne de notre exil, comme une amie négligée, a maintenant des secrets pour nous ; elle semble revêtir, quand nous la rencontrons face à face, dans sa patrie ou dans les œuvres du génie français, un air de supériorité, ces façons différentes qui mettent une gêne dans les rapports entre étrangers ou bien entre gens qui ont cessé depuis longtemps de se bien comprendre.

C'est ce qui fait que ceux de nos écrivains qu

ont le loisir et le courage de lutter avec une persévérance indéfectible contre la situation défavorable qui est faite aux littérateurs canadiens ; que ceux qui, ayant beaucoup de talent, se livrent à un travail opiniâtre, peuvent seuls espérer d'occuper une place convenable dans les lettres françaises.

Il n'en fallait pas tant pour établir que nous ne visons pas au titre enviable de lettrée, ni surtout à convertir nos congénères en *bas-bleus*.

Dans le cas actuel le chroniqueur masculin a suivi la règle ordinaire quand il s'agit d'affaires féminines.

Il a, suivant la coutume générale, jeté un coup d'œil rapide, recueilli une rumeur, accepté le rapport d'un journal qui avait traduit de travers une mauvaise interprétation de notre discours, et il a tiré sa conclusion, formulé son accusation.

Forcé nous est donc de renvoyer, et le critique et les lecteurs, à la traduction fidèle du travail incriminé, inséré dans la présente livraison. Il se défendra de lui-même.

Quant à la condamnation *en bloc* du Conseil des Femmes, et à l'affirmation que son travail "n'est pas pratique," je demande en grâce au sévère confrère, de surseoir à l'exécution de la peine qui ne peut manquer de suivre l'arrêt péremptoire, jusqu'à plus ample informé.

Le Conseil tiendra sa convention interprovinciale, annuelle le printemps prochain à Montréal.

Pour peu que lui et ses confrères de la presse française prennent la peine d'assister aux séances du parlement des femmes—chose dont ils se sont complètement abstenus depuis sa fondation—ils pourront se convaincre que cette institution mérite mieux que les admonestations de leur indifférence ; qu'elle a quelque droit à l'estime que lui témoigne la grande presse anglaise, à la considération de la Chambre des Communes, dont un député cita un jour comme modèle à ses collègues, les paroles de l'une de ses conférencières ; comme à celle aussi des parlements locaux qui ont déjà déféré à ses suggestions plus d'une fois.

Pas pratiques les cercles de lecture organisés par cette société, et dans lesquels on tiendra à la disposition de la jeunesse qui veut s'instruire les ouvrages traitant des arts et des sciences !

Pas pratiques ces conférences gratuites sur l'hygiène et les soins à donner aux enfants, que va

bientôt inaugurer parmi notre population une femme médecin et française !

—A quoi bon ! dit le critique, puisqu'une partie de votre clientèle à ces conférences est tout à fait ignorante, qu'elle ne sait même pas lire ! Commencez par l'envoyer à l'école !... La force de l'argument nous échappe.

Au reste, sont-ce ces entreprises qu'on appelle de pures théories ? Il me semble pourtant que tout cela ressemble joliment à des "faits."

Il ne faut pas trop médire d'ailleurs des théories quand elles sont présentées sous la forme de projets tendant à organiser un système d'épargne parmi la jeunesse ouvrière et bourgeoise perdue par le luxe.

Il ne faut pas davantage mépriser les raisonnements qui concluent à la nécessité du développement intellectuel et moral de celles qui ont la tâche de former, en leur qualité de mères et d'éducatrices, des chrétiens et des citoyens.

Vous avez donc réellement peur, messieurs, que nous ne devenions toutes des femmes savantes, ou "croyant l'être" ? Rassurez-vous. Et si cette crainte est le secret de certaines hostilités (nous savons qu'elle l'est en d'autres quartiers où l'on nous attaquait tout récemment) hâtez-vous de rengainer.

Nous n'ignorons pas combien d'efforts il nous reste encore à faire avant de devenir seulement instruites.

D'où vient que les hommes prennent comme une démarche agressive les tentatives que fait la femme pour s'élever ? D'où vient qu'ils s'effarent à ce point quand nous parlons de changer notre train de frivolité en une vie plus sérieuse ?...

Si la terreur de se voir égalés ou surpassés les inspirent, qu'ils nous permettent encore une fois de calmer leurs alarmes.

Nous sommes si éloignées de leur porter ombrage que quand nous parlons d'étudier ou de cultiver la littérature, nous n'entendons que dissiper un peu les voiles de notre profonde ignorance.

L'aveu nous est pénible, mais l'inquiétude du sexe supérieur, ou "croyant l'être," l'exigeait.

Ainsi, celui qui a pris la parole au nom du parti menacé a-t-il été bien libéral en fixant à dix le nombre des femmes de lettres qu'on se propose de

tolérer? La calamité est loin d'être aussi grave.

Par conséquent, avec la permission de ces messieurs, nous continuerons de chercher à nous instruire, sans craindre l'excès qu'on a la bonté de croire si près de nous.

Et le COIN DU FEU, sans redouter le reproche de pédanterie, ne se fera pas faute, dans la mesure de ses modestes ressources, d'encourager encore le goût des arts et de favoriser l'éclosion des talents littéraires chez les jeunes canadiennes. Comme par le passé, d'ailleurs, il ne négligera pas d'ajouter à sa partie littéraire des conseils pratiques concernant le côté prosaïque de la vie de ménagère qui fait toute la sécurité de certains cœurs masculins.

### La Messe de Noël à la Cathédrale.

En assistant, les jours de grandes fêtes, aux offices de la Cathédrale, on se sent tout fier de voir notre église pontificale sur le même pied que les grandes églises européennes pour la pompe des cérémonies et l'excellence de la musique.

La messe de Noël a été une fête artistique tout à fait exquise. Sous la maîtrise de M. Couture un chœur excellent y a interprété une messe de Lizss avec un ensemble, une précision une sûreté qu'on rencontre rarement dans l'exécution de la musique religieuse en ce pays.

Soit qu'on aborde des œuvres trop difficiles, ou qu'on combine mal les éléments du concert, il y a trop souvent défaut d'équilibre et manque de cohésion dans les messes en musique qu'on essaie de rendre.

En général, le nombre de voix est insuffisant, les parties inégales, et la force des instruments disproportionnée à celle du chœur et des solistes.

C'est ce qui fait que ces sortes d'auditions ressemblent en général à une répétition imparfaite, et que, malgré les efforts louables de chaque partie isolément, on ne trouve aucune satisfaction à les écouter s'unir sans se fondre ni s'harmoniser.

C'est justement la perfection opposée qui nous a charmé dans le rendu de cette musique grave et mystique de Lizss à la Cathédrale.

On sent que la baguette du maître commande à des forces supérieurement et intelligemment dressées.

En commentant l'article de notre distingué confrère, nous avons fait un long détour pour ne pas toucher à un paragraphe contenant une inexplicable comparaison.

Le nom de la femme, même *savante*, devrait être garanti contre l'horreur de certains rapprochements...

Enfin, pour finir cette querelle, ajoutons que si la belle tâche déjà accomplie par le Conseil National des femmes ne satisfait pas ses juges, nous voudrions savoir ce qu'ils attendent d'une institution naissante et à peine en possession encore de sa conscience.

La discipline et la sûreté parfaite des mouvements, qui est l'un des plaisirs de l'œil, devient dans la musique une volupté pour l'oreille. C'est pourquoi on aime mieux une messe de plainchant, chantée à pleins poumons par des chœurs de campagne qui la savent par cœur, qu'une composition ardue, péniblement épelée sur des copies noircies par les doubles croches des fugues échelées.

Quelque difficile qu'ait pu être la musique rendue par le chœur de la Cathédrale, cependant, il s'est dignement acquitté de sa tâche.

Le *Sanctus* est un poème de grâce et d'élévation mystique, véritable écho de l'hymne angélique, *hosannah* de l'amour soupiré par l'extase. *L'Adeste fideles* a été chanté avec un sentiment parfait par M. Dupuis, tandis que l'orchestre avec l'orgue faisaient à l'hymne pastoral un délicieux et discret accompagnement, comme on se figure que les chalumeaux des bergers bibliques durent en faire au chant du premier Noël.

La fabrique de l'Archévêché a eu ainsi la bonne inspiration de retenir pour sa maîtrise plusieurs de nos meilleurs artistes, en sorte que la beauté de la musique sacrée répond dans cette vaste basilique, à la magnificence des cérémonies et à celle du temple.

*Météore.*

## Le Livre de M. Arthur Buies

"LE CHEMIN DE FER DU LAC ST. JEAN."

Quel titre peu engageant ! Ne vous y arrêtez pas, cependant. Passez vite cette barrière d'aspect rébarbatif, et pénétrez dans le beau pays auquel elle donne accès.

Vous ne vous en repentirez pas, car une fois entré, le cicérone qui vous fait les honneurs des contrées de l'outre-Laurentides c'est le *Grand Buies*. Or, j'en appelle aux générations passées et présentes : qui s'est jamais ennuyé en pareille compagnie ?

Que mon distingué confrère me pardonne de livrer ainsi au public l'appellation par laquelle il est désigné dans un cercle d'intimes, mais le titre de "Grand" est si rarement décerné — je ne dis pas mérité — dans notre pays qu'on ne peut que se féliciter de se le faire attribuer.

Donc ce sont des contrées encore plus hyperboréennes que celles que nous habitons que le prince de nos prosateurs nous décrit dans ce livre trop court et si mal nommé.

Satisfaits de nos luttes acharnées contre les frimas et les avalanches célestes, qui pendant la moitié de l'année, font de leur mieux pour nous pétrifier et nous ensevelir, c'est à peine si nous osons penser à ce qui se passait, à ce qui n'existait que pour périr au-delà du rempart providentiel appelé la chaîne des Laurentides. Sur le versant nord de ces monts bienfaisants, l'Aiglon furieux, accouru du pôle et subitement arrêté dans son élan, devait se livrer aux accès d'une colère effroyable.

Et, ma foi, notre poltronnerie n'avait aucune envie d'y aller voir.

Mais notre pays a ses Livingston, ses de Brazza ; il a ses hardis explorateurs et — mieux encore — il a ses apôtres dévoués, ses saint François-Xavier !

Les Laurentides furent donc franchies et le *Grand Nord* découvert, colonisé — apprivoisé, si l'on peut dire. Et l'on vit qu'à notre pays, déjà si grand et si richement doté par la nature, Dieu ajoutait encore d'immenses territoires, offrant à la race forte et laborieuse qui l'habite, un nouveau champ d'activité.

Il y avait en ces contrées redoutées des forêts infinies, peuplées des bois les plus beaux, il y avait des lacs grands comme des mers où des espèces rares de poissons, connues des seuls Indiens, prospéraient et se multipliaient depuis le commencement du monde. Il y avait des fleuves majestueux ou terribles, dont les forces réunies auraient fait pencher le levier d'Archimède ; il y avait la faune inépuisable, capable d'enrichir encore des générations de traitants. Mais surtout il y avait des vallées fertiles, où nos familles si vite transformées en tribus pouvaient se tailler des domaines à leur convenance.

Qui n'a vu cette partie de la vallée du lac St Jean comprise entre Chicoutimi et Roberval ne connaît pas la pleine signification du mot "fertile." C'est une surabondance, une prodigalité de vie, une richesse folle qui fait de tous les épis d'un champ de blé une seule masse compacte, pléthorique ; des bois et des buissons, un fouillis inextricable où il semble qu'un oiseau a peine à se frayer sa voie. Les haies fleuries qui ourlent la route font déborder leurs branches robustes aux feuillages gras et touffus. Ces arbustes sont comme les joyeux enfants des géants de la forêt qui se joueraient à leurs pieds avec la grâce et la vigueur de petits sauvages.

Puis, quelle grande nature s'offre au regard une fois arrivé au bout de cette route tracée par la compagnie du chemin de fer ! Quelle fascination exerce sur le touriste, la mélancolie du site boréal où le lac St Jean, petite méditerranée, étend à perte de vue la nappe de ses eaux blafardes ! L'hôtel Roberval, avec son luxe et l'agitation de ses hôtes élégants, s'élève comme une anomalie au bord du lac, dans le recueillement de ce paysage d'anachorète. Aux profanes qui ne savent pas goûter la volupté de la tristesse, il est un refuge où repaître leurs oreilles du bagou mondain, du son banal — presque sacrilège dans ce milieu — d'un orchestre, et leur palais des mets plus ou moins sautés composant le *leitmotif* de tous les menus d'hôtels aristocratiques.

Cette faible note, ce vague écho des civilisations

ependant, est noyé dans le concert puissant d'une nature encore vierge. Il ne peut empêcher qu'on soit pénétré de cette angoisse du désert, de l'inquiétude que cause à l'animal social le terrible silence des grandes solitudes.

La poésie d'un tel pays était bien faite pour attirer un enthousiaste comme M. Buies, pour fasciner son esprit spéculatif, pour satisfaire son imagination éprise du merveilleux, et pour tenter aussi sa plume ailée.

L'air vif et rude dégagé du pôle fouettait délicieusement son vaste front et purgeait ses poumons des microbes antédiluviens, respiré avec l'haleine pestilentielle des villes. (Je cherche en vain à imiter son éloquente indignation contre les centres soi-disant civilisés.)

A ces distances, d'ailleurs, au cœur des forêts inviolées, des steppes infinis où les pas humains ne se sont pas encore tracé de sentiers, où ils n'ont pas ouvert de sillon aux perfectionnements du siècle, les échantillons de la jeune littérature canadienne n'atteignaient pas l'aventureux trappeur. Nulle perturbation n'empêchait donc son âme d'artiste de jouir pleinement de l'enivrement de son odyssee dans le pays du nouveau et de l'incommensurable.

Aussi notre écrivain se joignit-il aux pionniers qui voulurent conquérir ces régions lointaines à la colonisation. Il fut aussi le compagnon de celui qui, comme Jacques Cartier, voulut y planter la croix en même temps que l'étendard du roi. M. Buies eut l'avantage de faire avec l'Apôtre du Nord, le regretté curé Labelle, plusieurs excursions qui étaient, pour l'un un sport de dilettante, et pour l'autre l'accomplissement souvent pénible d'un saint devoir.

C'est donc avec une entière et profonde connaissance de son sujet que M. Buies nous initie aux splendeurs un peu réfrigérantes du Grand Nord. L'originalité de son talent donne à ses narrations, à ses tableaux, le charme piquant dont tout ce qui sort de la plume de M. Buies d'ailleurs, est empreint.

En lisant cet historique d'une immense portion de notre pays — historique qui constituera un article important de nos archives, un rêve déjà *rêvé* revint à mon esprit.

Il y a quelque temps je tentai d'élever ici même un bien modeste monument à ma rivière *natale*. Je ne fis qu'ébaucher une sommaire description du Richelieu depuis sa source jusqu'à son embouchure, mais cette description je la fis avec amour, avec l'orgueil, avec le chauvinisme du riverain-né ou du co-propriétaire.

J'eus l'idée alors d'un livre canadien qui serait un véritable monument national.

Ce serait la topographie détaillée du Canada avec l'histoire de l'origine de ses villes, le parcours de ses rivières, la légende de chaque canton, mais... écrite en collaboration par des écrivains locaux, familiers avec les usages du pays, instruits et respectueux des traditions du coin de terre où eux et leurs ancêtres sont nés.

Il ne serait pas trop tôt pour accomplir cette œuvre; on trouve encore de nombreux survivants de l'époque tragique de la Rébellion. Il y a à peine dix ans que mon père a cessé de distribuer aux vétérans de 1812, habitant son comté, la pension que leur servait la Couronne. Les fils de ces vieux soldats vivent encore pour raconter la chronique historique du commencement du siècle.

Quant à la partie topographique, M. Buies avec son *Outaouis supérieur* le *Portique des Laurentides*, sa description du St Maurice et celle de la vallée du lac St Jean en a déjà écrit les plus beaux chapitres.

Il ne s'agit donc que de continuer l'entreprise si bien commencée.

Je vois déjà les Mécènes qui gouvernent nos provinces s'emparer du projet et voter les subsides nécessaires à sa réalisation avec leur empressement ordinaire à favoriser les sciences et les arts.

Ne pas oublier que c'est un rêve!

M<sup>me</sup> Dandurand.

## Les Petites Modernes

*Lettre à Muscadin*

Nous publions avec plaisir la protestation de notre correspondante, mais nous l'avertissons que sa lettre n'ira pas troubler la quiétude d'un observateur solitaire redigeant avec conscience et pour lui seul, des impressions recueillies au jour le jour. Ce serait dénoncer notre indiscretion et paralyser sa sincérité que de le mettre au fait de l'impression produite par les *Notes d'un Mondain*. Il ne faut pas accuser leur auteur de parti pris contre telle ou telle portion de la société. La suite de son analyse prouvera son impartialité :

Me permettra-t-on de dire dans le COIN DU FEU, où monsieur *Muscadin* nous abime avec toutes sortes d'égards, un mot de justification en faveur des *petites modernes* ?

D'abord, je trouve qu'on ne devrait jamais permettre aux vieux garçons de parler des jeunes filles. Leur état, pour commencer, indique un parti pris. La rancune—ou le remords—à oblitéré chez eux le sens de la justice. Ils n'ont pour juger notre parti, ni la tendresse ingénue de nos contemporains, ni l'amour indulgent d'un père. Nous sommes donc sous la plume d'un célibataire, s'essayant à la psychologie comme un gibier au bout du fusil d'un chasseur, qu'il a trop fait courir—ou (pour imiter les élégantes métaphores de notre respectueux censeur) comme de pauvres églantines sous la canne d'un promeneur maladroit qui n'a senti que leurs épines. Il y a toujours une vengeance cachée dans la suavité de leurs analyses.

Une chose m'indigne dans la sévérité des hommes qui se mêlent de juger notre sexe. C'est ce ton de supériorité, cet air incorruptible et innocent, quand tout le mal dont ils se plaignent n'a d'autre cause bien souvent que leur conduite à eux.

Croyez-vous, par exemple, monsieur Muscadin, nouveau saint Michel, qui tirez le glaive contre les blanches cohortes, que si nous sommes moins timides, moins réservées qu'au cher temps de jadis, il n'y ait pas un peu et même beaucoup de la faute des jeunes gens, nos compagnons mondains ? Ce sont eux, à vrai dire, nos éducateurs. Dès notre sortie du couvent, nos longues causeries, nos rapports constants avec eux déterminent la tournure de notre esprit. Si notre can-

deur s'use à ce contact et si nous perdons inconsciemment cette précieuse faculté de rougir que vous semblez priser si fort, ce n'est assurément pas parce que nous avons délibérément choisi ce parti.

Quand je réfléchis, et que, rappelant à ma mémoire les premiers faits de mon initiation sociale, je cherche à me rendre compte du phénomène qui nous rend .. ce que nous sommes, au grand chagrin de monsieur Muscadin, je constate qu'à son entrée dans le monde la jeune fille regarde autour d'elle, écoute avec une candeur authentique et tâche de se mettre au diapason de la société qu'elle est appelée à fréquenter. Un certain ordre de choses règne dans les salons où on la lance ; comment aurait-elle l'idée de s'insurger là-contre. Quels que soient son étonnement, ses répugnances ou ses révoltes intérieures contre les habitudes établies, les manières admises, le langage hardi que lui tiennent les jeunes gens, par le fait même de son ingénuité elle tâche de maîtriser ses impressions, de tout accepter d'un air naturel ; avec le temps elle arrive à répondre comme ses aînées et à prendre tout à fait le ton général. Il faudrait être plus prévenu, plus avisé, moins naïf, enfin, pour jouer toute-jeune, dans les cercles mondains, le rôle d'une sainte Thérèse et pour entreprendre de réformer ses contemporains.

Je veux bien croire monsieur Muscadin, qui porte un jugement si sévère sur notre génération, mais je lui conseille de faire suivre son attristant diagnostic d'une prescription salutaire.

Avec cette même lanterne de Diogène, dont il voulait se servir pour trouver une jeune fille timide et rougissante, qu'il recherche la cause des maux qu'il déplore.

Nous ne sommes que l'effet.

Si ce n'est pas manquer de respect à mes ascendants — au nombre desquels trône le doux et mélancolique Muscadin—il me semble bien, en effet, que c'est sur eux que retombe la responsabilité du présent état de choses. Pardonnez-moi cette irrévérence qui va mettre le sceau à la détestable opinion que vous avez de moi et de mes pareilles, mais je suis persuadée que si vous étiez mieux

que nous — probabilité qui dans votre esprit est certitude — ce n'était pas votre faute. C'est que vous avez été élevés d'une manière différente, je ne dis pas *préférable* : c'est à vous de tirer une conclusion logique.

On n'est pas ingénue par principe, ni...le contraire, par préférence. Il est puéril de nous reprocher d'être ceci ou cela ; nous sommes ce qu'on nous fait ; j'en suis désolée pour ceux contre lesquels devront se tourner vos délicates épigrammes.

Pour la dixième fois, je vous le répète : si mes contemporaines et moi nous avons trop d'aplomb, si nous avons une précoce expérience des choses de la vie, si nous parlons d'une certaine manière aux jeunes gens, si nous ne sommes qu'*honnêtes* et non *innocentes* — d'après votre définition — c'est que les circonstances l'ont ainsi voulu.

On n'est pas libre d'ignorer ce que les conversations dans la famille et dans les salons, ce que la lecture quotidienne des journaux impose à notre connaissance.

Mais je conseille aux bons messieurs de ne pas montrer une susceptibilité excessive quand nous leur répondons sur le ton dont ils nous parlent. Dieu sait qui a commencé...

On nous a élevés en garçons, tant pis !

Après cela, monsieur Muscadin, il est possible que si l'on avait donné à notre libre arbitre l'option entre...votre modèle et le nôtre, nous eussions choisi votre idéal...Peut-être que non aussi. Mais pour le cas où notre destinée nous inspirerait quelque regret, ne trouveriez-vous pas cruel, sympathique Muscadin, d'ajouter à notre tristesse par d'injustes reproches?...

*" Amélie Veyraud."*

### Les Deux Cortèges

Deux cortèges se sont rencontrés à l'église,  
L'un est morne : — il conduit le cercueil d'un enfant ;  
Une femme le suit, presque folle, étouffant  
Dans sa poitrine en feu le sanglot qui la brise.

L'autre, c'est un baptême : — au bras qui le défend  
Un nourrisson gazouille une note indéçise ;  
Sa mère, lui tendant le doux sein qu'il épuise,  
L'embrasse tout entier d'un regard triomphant !

On baptise, on absout, et le temple se vide.  
Les deux femmes alors, se croisant sous l'abside,  
Echangent un coup d'œil aussitôt détourné ;

Et—merveilleux retour qu'inspire la prière—  
La jeune mère pleure en regardant la bière,  
La femme qui pleurait sourit au nouveau-né !

*Joséphin Souлары.*

### Monsieur Jules Simon

Ce patriarche des lettres françaises a atteint, le 31 décembre, le terme de sa quatre-vingt-deuxième année.

Les journées de sa vie encore exceptionnellement active, sont remplies d'œuvres philanthropiques et bienfaisantes. La fin de cette carrière féconde est entièrement consacrée au bien public.

La santé du célèbre homme d'état est encore excellente ; son écriture ferme et microscopique témoigne d'une vigueur peu commune à son âge.

Voici un passage d'une lettre que l'aimable

vieillard écrivit ces jours derniers à la directrice du COIN DU FEU, et qui peut intéresser nos compatriotes en leur montrant que sa pensée s'est souvent portée vers le Canada :—

" J'ai bien souvent pensé à visiter le Canada. J'y avais un ami, le curé Labelle, dont le nom vous est sans doute bien connu. Mais la vieillesse est venue pendant mes délibérations, et la maladie de mes yeux me met hors d'état de songer à un déplacement."

*Jules Simon*

Une femme distinguée de notre société, dont la fille est une des plus jolies débutantes de la saison, nous adresse l'écrit suivant, qui est l'écho des inquiétudes de maint autres cœurs maternels. *Le COIN DU FEU* souhaite la bienvenue à sa nouvelle correspondante.

*LE COIN DU FEU* est un journal essentiellement aimable, qui ne dit que des choses gracieuses, qui sert à ses abonnés des plats sucrés, des friandises ; je vois ceux-ci me faire la moue en apprenant que je vais leur servir quelque chose d'amer, un met peu recherché, rarement apprécié : des conseils. Des conseils, mais personne n'en désire ; c'est la médecine morale, désagréable au goût.

Je n'ai pas l'humeur grondeuse pourtant, et si je parais sévère aujourd'hui c'est un peu malgré moi. Je n'ai pas choisi le texte de mon sermon, il m'a été suggéré par des mères de famille, et même par des jeunes gens.

Le temps du Carnaval étant la saison consacrée aux réjouissances, ne pourrions-nous apporter certaines réformes favorables à la santé des jeunes et au repos des gens mûrs ?

Pourquoi les soirées commencent-elles si tard pour se terminer à une heure si avancée de la nuit ? Le plaisir ne serait-il pas le même une heure plus tôt, et faut-il attendre que la pendule sonne neuf heures, quelquefois dix heures, pour donner le signal de l'enthousiasme et de la gaieté ? La santé de la jeune fille serait moins ébranlée, elle conserverait plus longtemps cette fraîcheur du teint, cette animation du regard qui sont un des apages de sa beauté. Les veilles prolongées font perdre ce coloris brillant de la santé, le regard s'éteint, la pauvre enfant a des airs languissants et mélancoliques qui ne sont pas de son âge. Le jeune homme, ne pouvant reprendre dans la matinée le sommeil perdu, est encore plus à plaindre. Il est permis, le lendemain d'une soirée, de rêver un peu, même éveillé, de revoir par la pensée les déesses de la veille qui, comme de gracieux fantômes, traversent l'imagination et donnent un air de fête aux livres et aux cahiers, égayant les coins les plus obscurs des bureaux et des comptoirs. Mais si les veilles prolongées fatiguent le jeune homme au point de lui rendre

le travail impossible, s'il s'expose à manquer ses cours, à désertier son étude, à mécontenter son patron, la chose est plus grave, et peut avoir des conséquences fâcheuses pour l'avenir. Enfin, si les soirées étaient plus courtes, moins compliquées, les salons s'ouvriraient plus facilement, et les personnes qui reçoivent trouveraient leur tâche plus agréable.

Puisqu'il est entendu que je gronde aujourd'hui, je vais dire un mot de la toilette : La débutante aspire à se vieillir ; dans la crainte qu'on la prenne pour une pensionnaire en vacances, elle porte des costumes trop riches et trop dispendieux. Ce qui fait votre principal charme, jeunes filles, c'est votre jeunesse, ne l'oubliez pas. La jeunesse, c'est un bien qui nous échappe malgré nous, miette à miette, heure par heure, et qu'on n'apprécie complètement que lorsqu'on l'a perdue. La jeunesse, c'est le printemps, c'est la saison heureuse ; attardez-vous le plus possible dans ces sentiers fleuris ; n'anticipez pas ; l'avenir ne vaudra peut-être pas le présent, et, selon la pensée d'un de nos écrivains : "Rajeunissons les hommes, mais ne vieillissons pas les enfants." Une jolie figure plaît toujours,—il n'est pas nécessaire que le cadre soit doré ; une figure qui n'a rien de frappant ne gagne pas au contact d'une toilette tapageuse et brillante, l'éclat de la parure en attirant les regards sur celle qui la porte contribue à souligner certains défauts qui auraient passé inaperçus.

Il faut suivre la mode, faire comme les autres,—voilà la grande affaire. Je n'ai pas beaucoup d'autorité pour parler modes, moi qui suis un peu démodée ; si la plume élégante de *M<sup>me</sup> Dandurand* ou celle de *Françoise* disait aux femmes du monde : "Les soirées qui commencent de bonne heure sont au dernier goût, les toilettes modestes sont tout ce qu'il y a de plus chic," ma cause serait gagnée, et mon sermon n'aurait pas besoin d'une seconde édition.

Pardonnez un souvenir personnel, mais de mon temps on faisait moins de cérémonie, et l'on s'amusait aussi bien ; mes contemporaines étaient moins éblouissantes que les jeunes filles modernes, mais elles savaient aussi plaire et captiver ; l'éternelle histoire de l'amour était, comme aujourd'hui,

d'hui, palpitante d'intérêt—les héros seuls sont changés. Tout se faisait plus simplement ; aujourd'hui une jeune fille élégante a son coiffeur. " Il faut faire comme les autres ! " Mon coiffeur, c'était ma vieille bonne, celle qui m'avait élevée, qui m'aimait sincèrement. Elle me paraît pour le bal avec le même soin minutieux qu'elle apportait à mes toilettes enfantines ; son œuvre terminée, elle m'enveloppait d'un regard où se peignait une admiration presque maternelle, elle me conduisait à la voiture, m'embrassait au départ, et ce baiser sincère me rajeunissait, me faisait aussi du bien au cœur.

Jeune fille, vous voulez plaire ; c'est un désir bien naturel, bien féminin, mais trop de luxe éblouit vos admirateurs, les fascine, tout en jetant dans leur esprit une vague inquiétude. Leur bourse ne répondrait pas toujours aux aspirations de leur cœur ; ils sont forcés de s'éloigner de vous, comme un acheteur modeste détourne son regard d'un objet tentant mais qu'il croit d'un prix trop élevé. L'aspirant au mariage qui n'est pas favorisé de la fortune ressemble à cet ache-

teur qui contemple d'un œil d'envie les étalages des grands magasins, les bijoux, les objets d'art, et s'éloigne attristé, le cœur gros de soupirs, en disant : " C'est trop beau ; cherchons ailleurs. " Croyez-moi : une femme n'est pas seulement un ornement de salon, elle doit être une compagne utile. Savoir être belle n'est pas la science la plus nécessaire, nous en avons la cruelle expérience ; la beauté s'altère au contact des années, mais les dons de l'esprit et du cœur, l'amabilité, la bonté, le dévouement, toutes ces qualités résistent aux désastres du temps, et surnagent quand la beauté n'existe plus qu'à titre d'ancien souvenir. J'ai été bien longue, chères lectrices : je vous ai peut-être affligées, froissées, quand mon intention était de vous être utile. Si j'ai mérité un châtiement, je l'accepte, et je prends la résolution de rentrer dans ce silence dont je n'aurais peut-être jamais dû sortir, et d'expié ma faute en consacrant ma vie au repentir.

*Une Mère.*

## A l'Opéra Français

C'est de mieux en mieux. Avec les artistes que possède maintenant l'institution, les représentations ont l'homogénéité et la valeur qu'on trouve dans les théâtres sérieux.

Peu à peu cette inégalité parmi les membres de la troupe, cet air improvisé qui caractérisèrent les débuts de l'œuvre, s'effacent.

Le public s'est familiarisé avec ce théâtre où il se sent chez lui et où il se montre de plus en plus appréciateur. De leur côté, les acteurs se sont faits à leur public avec lequel ils se sentent en sympathie.

La valeur des principaux artistes depuis l'origine de l'entreprise a toujours été progressive, et avec des interprètes comme Mme Essiani, MM. Mary, Barbe, Préal et Castel, puis Mmes Benati, Conti et Cléry, des œuvres aussi difficiles que *Faust*, les *Huguenots*, *La Juive*, *Rigoletto* sont plus que satisfaisantes. Dans certaines parties

où les *forces supérieures* sont engagées, il semble que l'interprétation ne laisse rien à désirer.

L'orchestre aussi se perfectionne. L'exécution de certaines ouvertures par cet ensemble de bons musiciens est souvent en soi un pur régal.

Nous voudrions pouvoir faire un compliment sans réserve sur ce charmant opéra d'Audran, *La Cigale et la Fourmi*, qu'on a donné en matinée pour les enfants.

Pourquoi — surtout puisqu'on invitait les chers petits—n'avoir pas retranché ce rôle grotesque et déplaisant du vieux duc. La fête sans ce vilain singe eut été exquise, et nous n'hésiterions pas à exprimer le désir qu'elle se répète.

Balayez cette vieille savate, et vous verrez ce que l'œuvre y gagnera.

*Météore.*

## L'Art d'Orner les Maisons.

L'art de l'ameublement fait de rapides progrès parmi nous depuis que les voyages fréquents en Europe nous familiarisent de plus en plus avec cet art, depuis aussi que les marchands de meubles offrent à leur clientèle des modèles plus élégants copiés sur les spécimens antiques.

Quand les vieux articles de ménage apportés par nos ancêtres d'outre-mer eurent disparu graduellement, notre industrie les remplaça par des créations rustiques où le souci de la beauté et de l'élégance était absent.

Les boutiques regorgèrent d'articles sans valeur ; le goût et, apparemment, le souvenir des beaux meubles anciens se perdirent. Le luxe même, dans ses efforts, n'aboutit qu'à la bizarrerie, à la vulgarité et à la lourdeur. Le style *canadien* était créé.

L'absence de goût dans l'assortiment des couleurs du tapis, du meuble, des rideaux, du papier dont on tendit les murs, vint avec l'oubli de la forme. Un salon riche fut semblable à l'étagage d'un bazar oriental. On y entassa des bibelots de pacotille dont un connaisseur n'eut pas donné cinq sous la grosse ; le microbe, qui se classe parmi les plaies sociales sous le nom d'ouvrage de fantaisie, infesta nos maisons, fourmillant sur les meubles, couvrant les murs, s'accrochant aux rideaux, aux lustres, encombrant les guéridons, l'embrasure des fenêtres, les portes, etc. On consacra à la confection de ces bagatelles éphémères un temps infini—une portion de vie en somme, qui aurait pu être plus avantageusement employée.

Le bariolage fut complet quand les chromos et les photographies colorées vinrent s'accrocher aux murs avec des prétentions à la décoration. On n'appelaient cela ni des tableaux, ni des portraits, mais des "cadres." Peu importait au reste le contenu, pourvu que le "cadre" fut doré et large et florituré.

Qu'elle était loin la sobre élégance, la simplicité de bon aloi des vieilles maisons de nos aïeux !

La tradition en fut conservée dans quelques rares maisons qui ne tolérèrent comme ornements que les objets ayant quelque valeur ou intérêt artistique, et qui préférèrent la sévérité de l'ameuble-

ment, la nudité de leurs murs au bariolage à la mode.

Il convenait que la réaction vint de la femme. C'est elle en effet qui tente en ce moment d'éclairer notre goût et de le ramener à des notions plus justes du beau et de l'élégant dans l'arrangement de nos intérieurs.

*L'Association Artistique Féminine* est une institution florissante qui a ses ramifications dans toutes les grandes villes de la Puissance. Elle tient à Montréal des expositions trimestrielles où l'on peut admirer de vrais petits chefs-d'œuvre dans la peinture sur porcelaine, la sculpture sur bois, le repoussage du cuir et du cuivre.

Tous ces arts s'apprennent à l'atelier de l'Association féminine. Nos jeunes canadiennes-françaises seraient les bienvenues à le fréquenter. La présidente, M<sup>me</sup> Peck, nous a même prié de leur adresser une invitation spéciale. Celles qui ont quelques dispositions artistiques retireraient de grands avantages de cette affiliation.

Mais c'est d'une entreprise particulière et tout à fait appropriée à nos besoins que je voulais aujourd'hui entretenir mes lectrices :

Je suppose qu'une jeune fille se marie, et qu'avec la somme dont elle dispose pour l'aménagement de sa maison, elle rêve d'en faire un nid gracieux où les règles d'une élégance bien entendue soient observées.

Supposons encore qu'une maîtresse de maison veuille renouveler l'ameublement de l'une de ses chambres.

Eh bien, quel que soit le montant destiné par l'une ou par l'autre à la réalisation de leur projet, *l'Association Artistique* se charge de leur soumettre des plans pour l'aménagement des différentes pièces, dont le coût correspondra à ce montant.

Des artistes d'expérience, ayant fait les études nécessaires, vous montreront des modèles d'appartements Louis XV, Empire, Louis XVI, etc., à des prix accommodant toutes les bourses.

Et l'on serait sûr en ce confiant à ces artistes d'avoir un logement coquet et conforme dans son arrangement aux règles de l'Art.

Les vieux meubles qu'on peut avoir entreront

souvent dans la combinaison, s'ils ont en eux-mêmes quelque cachet, ou s'ils peuvent se prêter à quelque modification.

Si l'on veut présider soi-même à son installation avec l'aide et les conseils de l'Association, on est libre de le faire.

Cette industrie est celle des *tapissiers* à Paris. Elle est pratiquée depuis longtemps dans toutes

les grandes villes d'Europe. Nul doute qu'elle ne fonctionne aussi aux Etats-Unis.

Cet office est bien du domaine de la femme cependant, et nous sommes heureux que *l'Association Artistique Féminine* en ait pris ici l'initiative.

*Jaqueline.*

### Mme Sarah Bernhardt

La grande artiste à une fois de plus traversé l'océan pour venir recueillir en Amérique des lauriers... en or solide. Nous ne pouvons croire que les braves des Yankees soient aussi doux à son oreille que ceux de ses compatriotes, ni que le délire d'admirateurs sourds aux beautés de la diction française vaille à ses yeux l'enthousiasme des auditoires de dilettantes qui l'applaudissent à Paris.

Mais dans cette barbare Amérique, Mme Sarah Bernhardt sait qu'il y a un petit coin bien français, où les cœurs vibrent et répondent avec amour à tout message venu de la mère-patrie.

Quand le messager a une voix d'or, quand c'est une artiste d'une telle valeur, quand elle vient nous révéler avec le prestige miraculeux de son talent les chefs-d'œuvres du génie français, notre joie est parfaite.

Nous ne savons pas encore quel sera le programme des représentations à Montréal, mais nous souhaitons vivement et nous demandons au nom de notre jeunesse que madame Sarah Bernhardt nous donne PHÈDRE.

C'est du Racine ; c'est un chef-d'œuvre. Mme Sarah Bernhardt y est incomparable. Nous sommes français, de pauvres français, qui n'ont jamais vu revivre sur la scène les grandes héroïnes des maîtres classiques ; nous le voulons ! ... donc, il nous faut PHÈDRE.

Je voudrais bien voir comment Mme Sarah Bernhardt s'y prendra pour refuser.

M. Francisque Sarcey écrivait, après l'une des représentations de PHÈDRE par Mme Sarah Bernhardt, au Théâtre de la Renaissance, l'année dernière :—

— Pères, amenez vos fils à PHÈDRE. Ils vous

seront éternellement reconnaissants d'avoir mis ce souvenir dans leur vie.

Voici ce que Racine lui-même dit de sa pièce dans la préface de PHÈDRE :—

“ Je ne suis point étonné que ce caractère de PHÈDRE ait eu un succès si heureux du temps d'Euripide, et qu'il est encore si bien réussi dans notre siècle puisqu'il a toutes les qualités qu'Aristote demande dans le héros de la tragédie, et qui sont propres à exciter la compassion et la terreur. En effet, Phèdre n'est ni tout-à-fait coupable, ni tout-à-fait innocente ; elle est engagée par la colère des dieux, dans une passion illégitime, dont elle a horreur toute la première ; elle fait tous ses efforts pour la surmonter, elle aime mieux se laisser mourir que de la déclarer à personne ; et, lorsqu'elle est forcée de la découvrir, elle en parle avec une confusion, qui fait bien voir que son crime est plutôt une punition des dieux qu'un mouvement de sa volonté...”

“ Ce que je puis assurer, c'est que je n'ai point fait de pièce où la vertu soit plus mise au jour que dans celle-ci ; les moindres fautes y sont sévèrement punies ; la seule pensée du crime y est regardée avec autant d'horreur que le crime même ; les faiblesses de l'amour y passent pour de vraies faiblesses ; les passions n'y sont présentées aux yeux que pour montrer tout le désordre dont elles sont cause ; et le vice y est peint partout avec des couleurs qui en font connaître et haïr la “ difformité.”

Nous avons tenu à mettre cette analyse sous les yeux de nos lecteurs afin qu'ils jugent par eux-mêmes de la moralité de la pièce.

*Météore.*

## La Correspondance

Lord Chesterfield, qui écrit à son fils des lettres célèbres où il lui donnait des conseils de toutes sortes, lui recommandait de soigner son écriture. " Il est au pouvoir de chacun, lui disait-il, d'avoir l'écriture qu'on veut avoir. En conséquence, on doit en vouloir avoir une bonne."

J'ajouterai que si, par surcroît, l'écriture est élégante et jolie, cette qualité préviendra en faveur de celui qui écrit.

Mais avant tout, elle sera bonne, c'est-à-dire facile à lire. L'épistolier le mieux doué perdra beaucoup à la lecture, s'il faut deviner chaque mot tracé, ou l'étudier péniblement.

Enfin, la raison donnée par Grotius pour engager les gens à écrire lisiblement nous paraît la meilleure de toutes : " Une mauvaise écriture, a dit le célèbre Hollandais, est une forme du mépris qu'on a pour autrui, car elle prouve qu'on attache plus de prix à son propre temps qu'à celui des autres."

Les ratures, les mots barrés, surchargés, une tache d'encre, etc., donnent à une lettre un très vilain aspect. Il vaut mieux vaincre sa paresse et recommencer, à moins d'impossibilité absolue.

Il est encore à recommander de se servir de bonne encre, pas trop pâle, pas trop noire, jamais de couleur pourpre. Cette encre ne doit pas être boueuse, cela manquerait d'élégance et compromettrait la netteté de l'écriture.

Il ne faut pas non plus se servir de papier tellement mince que les lignes du verso viennent brouiller celles du recto, ni écrire en travers, par-dessus des lignes écrites dans un autre sens.

On s'efforcera encore d'écrire droit, ni en montant, ni en descendant.

Les nombres, les dates et les noms propres doivent être écrits avec un soin spécial. On peut deviner le mot qui précède par celui qui suit, et *vice versa* : il n'en est pas de même pour les noms propres, ni pour les chiffres.

Il est moins insignifiant qu'on ne pense de mettre les points sur les *i*, de barrer les *t*, et de ne pas tracer les *g* comme des *y* ou les *y* comme des *g*.

L'ADRESSE.—DANS LA LETTRE ET SUR LA LETTRE.

Donnez votre adresse au haut de la lettre, c'est plus commode pour celui qui doit vous répondre.

A moins d'écrire à des parents, à des amis très intimes, répétez cette adresse dans chacune de vos lettres, pour épargner à votre correspondant la peine de la rechercher dans les lettres précédentes, ce qui serait une fatigue, un ennui, une dépense de temps. Cela est à la fois très poli et très modeste. Très modeste, car on semble dire : je ne me crois pas un personnage assez important pour penser que vous puissiez garder mes lettres précédentes, ou inscrire mon adresse, ou vous la rappeler.

J'engage cependant chacun à consacrer un petit registre à l'inscription des adresses de toutes les personnes avec lesquelles on se mettra en rapports épistolaires, même fugitifs.

Nous donnerons, au lieu de longues explications, des modèles de l'adresse telle qu'on l'inscrit aujourd'hui sur les lettres, en recommandant vivement de bien orthographier le nom des gens à qui on écrit. Il est très impoli de ne pas prendre ce soin.

Monsieur le docteur PELLETIER

SAVIGNY-EN-SEPTAINE

(Cher)

Le Colonel et Madame HUOT

10, rue de Turenne

PARIS

Comte et Comtesse de NOLLES

Gernelle

Par Mézières

(Ardennes)

Entre gens qui sont en relations mondaines, devant les titres nobiliaires, on supprime le mot *Monsieur* ou *Madame*.

Madame EMILE CAMPION

LA SIGNATURE.

Morsang-sur-Orge

*Par Savigny*

(Seine-et-Oise)

Monsieur TUDORE

Château de Grigny

*Par Ris-Orangis*

(Seine-et-Oise)

Madame la duchesse d'UZÈS

*En son hôtel**avenue des...*

## PARIS

Autrefois, par excès de politesse, on répétait deux fois le mot Monsieur, Madame, ou Mademoiselle devant le nom. Cela équivalait au formulaire latin *Dominus, Dominus*, qui indiquait la supériorité d'un seigneur féodal sur de simples feudataires.

C'était une façon d'humilité, comme celle qui fait encore écrire au bas d'une lettre : " Votre très obéissant serviteur."

## LA DATE.

Elle doit être placée dans le haut de la lettre, sous l'adresse. A moins qu'il ne s'agisse d'un billet insignifiant...et encore ! il faut la donner bien exacte et bien complète.

" Le 2 février 1894."

Il y a des correspondants exigeants qui réclament même le jour de la semaine, afin, disent-ils, que " si l'on parle d' ' hier ', on sache immédiatement de quel jour il s'agit."

Quelques mondains ont encore imaginé de décider qu'une lettre doit se dater au commencement et un billet à la fin. Ou que telle circonstance exige la date au début, telle autre après la signature.

Ces distinctions sont ridicules, une seule règle doit être adoptée : la date en commençant la lettre, cela sans omission possible.

Pas de parafe compliqué. Les femmes font même bien de n'en pas ajouter du tout à leur nom.

En général, une femme ne signe que de l'initiale de son prénom, suivie du nom de son père ou de son mari, quand elle écrit à des étrangers et même à des amis masculins.

Le prénom d'une femme, d'une jeune femme surtout, ne peut être livré à tout le monde.

Les hommes signent comme il leur plaît, selon les gens à qui ils écrivent. La petite distinction que nous venons de faire plus haut ne leur est pas applicable.

Les femmes titrées ne signent pas toutes de la même façon. La duchesse d'Uzès, qui est une Mortemart, signe : M. Desse d'Uzès.

La très spirituelle Gyp, qui est la comtesse de Martel et qui est née Mirabeau, signe : Mirabeau-Martel. La comtesse de Cambacérès, fille aînée du maréchal Davout, prince d'Eckmühl, signait : L. Davout, C<sup>tesse</sup> de Cambacérès. Sa sœur cadette, la marquise de Blocqueville, avait adopté L. d'Eckmühl, M<sup>l<sup>se</sup></sup> de Blocqueville. (La première portait le prénom de Léonie, la seconde celui de Louise.)

## FERMETURE DES LETTRES.

Au temps de la chevalerie, on scellait les " missives " écrites sur " parchemin ambré, odorant de verveine ", au moyen de cordons de soie rouge, retenus sous un cachet de cire cette même couleur qui signifie feu, sang, courage.

La belle Gabrielle croisait ses " messages " à Henri IV — messages sur papier de toile exhaltant le parfum de l'iris ou de la fleur d'oranger—d'un large ruban bleu, vert ou rose, selon les circonstances, et en maintenait les bouts sous un large cachet de cire à ses armes.

Le dix-huitième siècle connut le pain à cacheter, mais les gens qui se piquaient d'élégance n'en firent jamais usage.

Vers la moitié de ce siècle ce pain à cacheter, grossièrement colorié, se changea en une gentille lentille gommée de couleurs diverses, pour exprimer des sentiments divers. Mais les gens raffinés dédaignèrent aussi ce genre de fermeture des lettres. Ils restèrent fidèles à la cire.

Enfin parut l'enveloppe gommée si commode pour une époque pressée et écrivassière comme est la nôtre. Mais le beau monde résista, résiste encore. Il continue à sceller ses lettres d'un cachet de cire, par-dessus la fermeture gommée, et en outre des signes gravés sur l'enveloppe comme sur le papier.

Quelques personnes vont encore plus loin. Elles font porter à la première page de leur papier à lettres ce même cachet de cire dont elles scellent l'enveloppe. Il faut avoir, en vérité, beaucoup de temps à dépenser...en pure perte, il me semble.

On fera bien de se conformer à l'usage du cachet de cire, en fermeture de lettre, si on veut être classé parmi les gens élégants. Toutefois, on pourra se dispenser de cette superfétation, quand on écrira à des parents et des amis, dont on n'aura pas à redouter les critiques dédaigneuses pour une infraction à une coutume qui paraît d'autant plus gothique au temps de la vapeur et de l'électricité.

On a encore imaginé d'autres chinoïseries : la différenciation des couleurs de la cire selon les circonstances de la vie : rose pour une invitation à un bal, blanc pour lettre de félicitations, mordorée pour demande ou envoi de renseignements, etc., etc. Et ce n'est pas du Céleste Empire, comme je semblais le dire, que nous vient cette inutile... et absurde complication, mais d'Amérique, où l'on prétend être si pratique.

Il n'y a que deux nuances (c'est le mot vraiment) à observer : Les pétitions, les lettres officielles ou très cérémonieuses doivent être cachetées en cire rouge. Le deuil exige la cire noire, cela va de soi. En toutes autres circonstances on se choisit une couleur de bon goût, qui s'assortisse à celle du papier. Gyp emploie du papier bleu pâle et scelle ses enveloppes de cire crème ; c'est fort joli.

Autrefois, fût-on en grand deuil de père, qui était alors le plus long et le plus austère de tous, on ne pouvait faire usage de cire noire en écrivant à de grands personnages. Le respect servile qu'on exigeait des inférieurs (inférieurs au point de vue social) ne permettait pas à ceux-ci de témoigner de leur douleur par aucun signe en présence de ces demi-dieux, dont on aurait troublé

la sérénité en leur rappelant la mort, devant laquelle tous les hommes sont égaux.

Nous ne quitterons pas le sujet sans dire qu'il est très important de bien clore sa lettre, pour le correspondant, si ce n'est pour soi.

Celui à qui on écrit pourrait trouver ennuyeux de recevoir une lettre à demi ouverte.

#### LA DEVISE.

La devise se compose d'un objet matériel, corps, —et d'une légende, âme. Corps et âme doivent avoir entre eux d'intimes rapports. Le corps d'une devise ne peut représenter un objet désagréable à la vue, et cet objet doit être du genre féminin si la devise est destinée à une femme, du genre masculin si elle appartient à un homme. " La légende (âme) doit être légèrement destournée, sans aucun subterfuge et par un élégant sous-entendu ", écrit Gille Ménage.

Henri Estienne professe que " l'asme de la devise doit tous jours estre assez modeste pour que celluy qui l'arborre en puyse faire application sur luymesme et qu'il en puyse avoir fait composition sans outrecuidance ou uanité malséyante ". Cette âme ou légende doit être courte (concise même) ; elle devrait n'avoir que huit syllabes. Exemples de devises : *Des feuilles lancéolées* (corps), et " Nul ne s'y frotte " (âme). *Une plume croisant une marguerite*, et " L'une défend l'autre ". Il faut expliquer que cette devise est à l'usage d'une femme de lettres qui se nomme Marguerite,

Une veuve a pris pour devise *une racine de réglisse* et " Ma douceur est sous terre. " Il faut que cette racine soit joliment bien dessinée pour que la devise soit, du coup, compréhensible.

Nous ne nous occuperons pas de la légende es armes ni du cri de guerre formés d'après les armoiries. C'est, en général, du ressort de la science héraldique.

#### LE CREST.

Le titre de chevalier—qui n'est plus guère usité aujourd'hui que pour désigner les membres d'un ordre militaire,—degré le plus infime de la noblesse, appartenait à ceux qui étaient dits gentilshommes et possédaient des armoiries. Au lieu d'une couronne héraldique, ils formaient leur *crest*

d'un cimier, partie supérieure du casque, ou du casque entier.

Les descendants des chevaliers font encore usage du casque en guise de cachet. Mais ce *crest*, comme tous les autres emblèmes militaires, ne saurait convenir à une femme. Cependant, elle se servira d'un cachet gravé aux armes de son mari, armes auxquelles elle peut accoler celles de sa propre famille, ce blason fût-il surmonté du casque. C'est le casque *isolé* de toutes les pièces de ses armoiries, qu'elle ne peut prendre, par raison de bon goût.

Toutefois une femme fera fort bien graver sur son cachet ou sur son papier le tortil des barons, la couronne perlée des comtes, la couronne à feuilles d'ache des marquis, la couronne fleuronée des ducs, la couronne fermée des princes.

#### LANGAGE DU TIMBRE DE POSTE. SA PLACE.

Les amoureux avaient inventé le langage des fleurs, le langage des éventails (dans les Espagnes, pays des duègnes et des tuteurs jaloux), le langage des gants, le langage des... yeux. Ils y ont ajouté le langage du timbre-poste. Singulière idée, véritable superfétation. La lettre ne parle-t-elle pas suffisamment, plus abondamment, mieux que cette petite image collée sur un coin de l'enveloppe ?

Il est vrai qu'on a raconté ainsi l'origine de ce nouveau langage : Un bachelor aimait une fillette sévèrement gardée, et ne pouvait lui parler à son aise. Mais il était en correspondance avec le père. Un jour où, par hasard, les amoureux purent causer pendant cinq minutes sans témoin, le jeune homme fit part à la jeune fille d'un moyen qu'il avait trouvé de lui exprimer ses sentiments

et ses pensées sans éveiller l'attention de ceux sous l'autorité desquels elle vivait.

“ Recueillez bien, lui dit-il, les enveloppes des lettres que j'adresse à votre père. Quand le timbre sera collé à droite, c'est que j'aurai le cœur joyeux et tranquille ; à gauche, c'est que vous m'aurez donné quelque sujet de jalousie ou d'inquiétude. Au milieu de l'enveloppe, je vous annoncerai ma visite prochaine ; voilà pour le haut de la suscription. Dans le bas à gauche, je dirai : je suis retenu par la souffrance ; à droite, je vous croiserai sur le chemin de l'église ; au milieu, je vous adore toujours plus. Tâchez d'affranchir vous-même les réponses, et disposer aussi les timbres selon notre langage convenu.”

La fillette ajouta : “ Le jour où nous cesserons de nous aimer, nous collerons le timbre au dos de l'enveloppe, n'importe où.” Et un jour, hélas ! il occupa cette place après avoir si longtemps brillé là où il signifiait : “ je vous adore ”.

Nous laisserons ces badinages aux enfants. Nous les engagerons même à les abandonner.

Au sujet du timbre-poste, il n'est que deux choses à recommander : placez-le à l'angle droit de la lettre et d'une façon correcte. Donnez-lui toujours la valeur qu'exige le poids de la lettre, ou le genre de correspondance, ou la taxe du pays vers lequel vous envoyez l'objet.

Il faut savoir aussi que lorsqu'on demande un renseignement à une personne étrangère (qui ne fait pas partie de notre cercle de relations), on doit insérer un timbre-poste dans sa lettre pour la réponse.

*Baronne Staffe.*

---

#### NOTE DE L'ADMINISTRATION.

Nous comptons beaucoup sur nos abonnées des villes et de la campagne pour nous aider dans l'exécution du projet soumis à la première page de notre revue. Sûre de l'adhésion de quelques-unes de nos amies, dans différentes paroisses, nous allons prendre la liberté de leur faire un premier envoi de journaux et de livres à distribuer dans leur localité. Que celles qui consentent à se charger de ce soin veuillent bien envoyer leurs noms au COIN DU FEU sous le plus court délai.

# L'INSTITUT KEELEY

— POUR LA GUÉRISON RADICALE DE —

## La Morphine, de l'Opium....

ET DES  Boissons Alcooliques.

69 RUE OSBORNE

... TEL. 4544.



NOUS attirons spécialement l'attention des Dames sur cette grave question, qui a causé plus de malheurs chez les familles que toute autre maladie. Nous les mettons aussi en garde contre les charlatans, qui, sous forme de prétendues améliorations au traitement du DR. KEELEY, font toutes espèces d'offres plus alléchantes les unes que les autres.

Le seul Institut au monde recommandé par la Profession Médicale.

Le seul traitement adopté par les différents gouvernements, après études sérieuses, dans ses Hôpitaux et Refuges pour ses soldats et marins.


Le seul traitement reconnu par lois spéciales dans les différents Etats des Etats-Unis, et administré aux frais du gouvernement aux malheureux alcooliques, qui n'ont pas les moyens de payer.

Le seul traitement adopté par règlements spéciaux, dans les villes de Boston, de Minneapolis et autres, pour la guérison, aux frais de ces villes, des pauvres condamnés par les Magistrats de Police, pour ivrognerie, à la prison.

Le seul traitement enfin qui soit parfait—sous tous les rapports.

Le seul traitement qui soit administré par des médecins qui reçoivent un cours spécial d'instructions du célèbre DR. LESLIE E. KEELEY.

Le traitement est identique dans tous les Instituts Keeley.

 Les cas particuliers sont traités à domicile.

# STEINWAY PIANOS.

Pianos Steinway,  
Pianos Chickering.

# CHICKERING PIANOS

Les meilleurs pianos du monde. Dignes d'eloges. En grand usage. Aimés par Paderewski, Rubenstein, Josefky, Saint-Saëns, Félicien David, Ambroise Thomas, Wagner, Liszt, Dr. Packmann, et tous les plus grands artistes et compositeurs des temps modernes.

Entrepôt à Montreal.



**CHEZ NORDHEIMER,  
213 RUE ST. JACQUES.**



Quelque chose à admirer....



ou

**C'EST UN JOLI SOULIER  
UNE JOLIE PANTOUFE.**

Un joli pied ne devrait jamais en avoir d'autres, et n'aura jamais autre chose, s'il est chaussé par nous. Nous garantissons que nos souliers sont les meilleurs, et nous vendons à des prix raisonnables . .

**W. H. STEWART,**

**2293 rue Ste. Catherine, - MONTREAL.**

2 portes à l'ouest de l'Avenue du Collège McGill.

## BLANCHISSAGE POUR FAMILLES A LA LIVRE

**NOUVEAU, SATISFAISANT, ECONOMIQUE.**

Pour détails et autres informations adressez "Laundry Dept."

**THE MONTREAL TOILET SUPPLY CO.,**

**589 rue Dorchester.  
TEL. 1807,**

**Services a The et a Diner** Spécialité de la maison

**A.T. WILEY & CIE.,**

1803 rue Notre-Dame et  
2341 rue Ste-Catherine.

### Pharmacie \* Laporte

Propriétaire des Préparations suivantes :

**SIROP PULMONAIRE COMPOSE,**  
Guérit les rhumes obstinés.

**Sirop d'Hypophosphites Composes,**  
Excellent Tonique pour débilité et faiblesse causées par l'épuisement.

**PHARMACIE LAPORTE,  
1130 Ontario, - MONTREAL.  
TEL. BELL 6365.**

### Le Gouverneur a Gaz Imperial

FERA EPARGNER DE

15 à 30 p.c. sur votre Compte de Gaz  
S'adapte aux poêles à gaz, aux grils à gaz, aux engins à gaz et à toutes les fins manufacturières et éclairantes

On peut le voir fonctionner chez

**GARTH & CIE,  
536 RUE CRAIG.**



A la dernière garden-party de l'Elysée, les "grandes" élèves des maisons d'éducation de la Légion d'honneur, Saint-Denis et Ecouen, avaient été invitées ; mais le peu d'élégance de leur uniforme, et surtout l'in vraisemblable laideur de leur chapeau, firent plaindre par tout le monde les malheureuses jeunes filles ainsi affublées.

Que leur naissante coquetterie se rassure. Voici ce qu'on lit dans le *Progrès Militaire* :

"Les officiers qui ont des filles élèves de la Légion d'honneur apprendront avec joie que le chapeau actuel va disparaître. Le nouveau chapeau, sans être coquet, est du moins plus portable. Et quand des étrangers de marque visiteront Saint-Denis, les surveillantes ne seront plus obligées de crier aux élèves : Cachez vos *chaudrons* !"

Pauvres jeunes filles !

\* \* \*

Un journal de Madrid vient de trouver un moyen ingénieux de vendre non son "papier," mais sa toile ; car c'est en effet sur des carrés de toile qu'on a imaginé de l'imprimer.

L'encre est une composition spéciale qui s'enlève facilement avec un lavage à grande eau, si bien que l'abonné n'a plus, après lecture, qu'à lessiver sa gazette sous la fontaine, pour se trouver en possession d'un beau mouchoir blanc.

En ce temps de rhumes de cerveau, voilà un journal qui aurait un joli succès.

\* \* \*

A Châlons-sur-Marne, trois sœurs, Mlles Marie-Louise, Anne-Marguerite et Joséphine-Louise-Rose Millet, toutes trois propriétaires et célibataires, demeurant ensemble, depuis leur enfance,

dans la même maison, rue Saint-Loup, 89, ont été enterrées le même jour.

Ces respectables personnes étaient âgées de soixante-dix-sept, quatre-vingts et quatre-vingt-deux ans. Leurs années réunies formaient ainsi le total de deux cent trente-neuf printemps.

C'est le cas de parodier un mot célèbre :

"Que d'ans ! que d'ans !"

\* \* \*

Au cours de la dernière séance du Conseil municipal d'Avignon, M. Pourquery de Boisserin, député, a demandé que le palais des Papes, qui sert actuellement de caserne, fût restauré et transformé en Musée de la chrétienté.

La réalisation de ce projet coûterait environ six millions, que le maire d'Avignon se flatte de trouver sans obérer le budget communal. La ville n'aurait à sa charge que la construction d'une caserne nouvelle.

A l'unanimité, le Conseil municipal a accordé à M. Pourquery de Boisserin le blanc-seing qu'il sollicitait pour poursuivre la désaffectation du berceau de la papauté française.

\* \* \*

"A quelle date finit le dix-neuvième siècle ? Est-ce le 31 décembre 1899 ou seulement le 31 décembre 1900 ?" Telle était la question posée par lettre à l'Académie des Sciences.

M. Bertrand a répondu qu'il ne saurait y avoir de doute à ce sujet.

Il n'y a pas eu évidemment d'année 0 ; la première année a été désignée sous le nom d'1.

Il s'ensuit que le vingtième siècle commencera le 1er janvier 1901.

∞ Au lendemain de Noël, une enfant qui n'attend ses étrennes qu'au Jour de l'An, dit à son amie qui eut les siennes hier :

— J'aime bien mieux *être à ma place* qu'à la tienne. Toi, ton saint Nicolas est passé ; moi, je vais l'attendre encore plusieurs jours !

Comme on a de bonne heure le sens que l'espérance est ici-bas le grand bien, et que la perspective du bonheur vaut mieux que la réalité même du bonheur.

#### ÉDUCATION À REBOURS.

S'il s'agit d'un petit service, adresse-toi au plus bienfaisant de tes amis ; s'il s'agit d'un grand, au plus vaniteux.

—  
Nous ne sommes contents des autres que quand ils nous trompent ; agis donc de même à leur égard.

∞ La reine de Madagascar ne chique pas en public, mais toute sa parenté le fait sans s'émouvoir. Le dimanche, c'est un curieux spectacle de voir au temple sa sœur, ses tantes, la nièce de la reine et autres nobles personnes, toutes revêtues des dernières créations de Worth, échangeant leurs tabatières et se fourrant dans la bouche des demi-poignées de tabac à priser ; la poudre est d'abord mise dans la paume de la main, de là, en approchant le poignet de la bouche, est projetée, par un ressaut, dans la cavité entre les gencives et la lèvre inférieure, cette lèvre en ce moment se distendant en avant comme un vaisseau des mers du Sud afin d'embarquer sa cargaison.

En rang devant ces illustres dames, alignées côte à côte sur le pupitre du banc-d'œuvre, sont d'anciennes et élégantes aiguïères, dont ces dames se servent comme crachoir, avec une sûreté de jet tout à fait étonnante pour des lèvres féminines.

#### MOTS DE LA FIN.

M. Pasteur et M. Duruy étaient presque voisins, puisque l'un demeurait rue d'Ulm et l'autre rue de Médicis.

Certain jeudi, les deux académiciens se trouvèrent à une station de fiacres pour se rendre à l'Institut.

Arrivé à destination, M. Duruy tend une pièce de cinq francs au cocher.

— Pas de monnaie, lui dit celui-ci.

— Alors gardez ma pièce entière en souvenir de cette course. Vous avez conduit le premier savant du siècle...

Aussitôt M. Pasteur prend, à son tour, une pièce de cinq francs et la donne au cocher.

— Gardez aussi celle-là, puisque vous avez conduit le plus grand ministre du second Empire...

Le cocher ne se le fit pas dire deux fois, et les deux académiciens pénétrèrent en riant dans la cour du vieux palais Mazarin.

\* \* \*

Un calembour de Pasteur mérite bien d'être conservé, n'est-il pas vrai ?

Donc, lorsqu'il tomba malade l'autre année, et qu'il cessa tout à coup de fréquenter son grand laboratoire officiel, un de ses confrères en Académie, étant venu le voir, lui dit en souriant :

— Alors, c'est fini. Il y a un armistice. Vous ne faites plus la guerre aux vibrions ni aux microbes ?

— Mais si, mon ami, répondit Pasteur. Seulement, chez moi, au coin de mon feu. C'est là maintenant que j'approfondis la théorie des *at home* !

#### LA CUEILLETTE DES ORTIES DANS LE JOURNALISME CANADIEN.

“ Il faut que cette évocation, tout profondément triste qu'elle *puisse être*. ” — (*Un journal quotidien.*)

“ Un bienfaiteur inconnu nous conviait jeudi dernier à un *joyeux parti d'huîtres*. ” — (*le même*).

“ La neige est tombée cette année *plus de bonne heure* que les années précédentes. ” — (*le même*).

“ Le jeu du nouveau ténor est sobre et *plaisant* ” (traduction littérale de *pleasant*, qui n'a pas le même sens en français). — (*Un grand journal*).

∞ Nous accusons réception avec reconnaissance d'un fort beau numéro d'une revue-sœur, la *Free Kindergarten Magazine*, publiée à Winnipeg, et où Lady Aberdeen a un bel article sur la *Part des Parents dans l'Education*. Lady Schulz, la charmante épouse du Lieut.-Gouverneur du Manitoba, est aussi du nombre des collaboratrices, ainsi que

Melles Isabel McArthur, Elisa Mosher et Sarah Shuey, docteurs en médecine. Inutile de dire que ce journal féminin traite savamment de tout ce qui concerne le bonheur domestique. Nos remerciements à Son Excellence.

#### OPINIONS SUR LA BEAUTE.

Nous voilà bien embarrassé pour rendre compte des témoignages reçus dans cette cause intéressante. Sur tous les jugements écrits et verbaux qui nous ont été communiqués, il n'y a pas un de nos correspondants qui n'ait eu à son tour le brevet d'excellence.

Grâce à la diversité des goûts, tous peuvent donc se compter comme *le* lauréat.

A tout Seigneur tout honneur! les poètes ont eu de toutes parts une mention honorable. Les vers charmants d'*Oméga* et la gracieuse bucolique — en prose — de notre jeune correspondante québécoise, Julia Patrie, ont beaucoup plu.

Un retardataire nous envoie encore ces réponses :

— Bonheur ou malheur, la beauté a du moins l'avantage de donner plus de mérite à la vertu.

— Une femme n'est vraiment belle que si elle a le tact de ne pas s'en apercevoir....c'est un bonheur qui n'est pas donné à tout le monde.

— Beauté, tu n'es qu'un nom. Bonheur, tu n'es qu'un rêve !

### Conseil du Docteur

#### CONTRE LE NOIRCISSEMENT DES DENTS.

##### DENTIFRICE.

Carbonate de chaux . . . . .	7 gr.
Magnésie calcinée . . . . .	7 —
Borate de soude . . . . .	7 —
Chlorate de potasse . . . . .	4 —
Essence de menthe . . . . .	.50 —

Faire mêler suivant art.

#### RECETTE CONTRE LA SCIATIQUE

Voulez-vous combattre la sciatique, la douloureuse et désolante sciatique, dit le *Petit Médecin des Familles*. Frictionnez-vous deux fois par jour avec le liniment suivant, vigoureusement agité, suivant la formule, avant de s'en servir :

Huile d'olives . . . . .	125 gr.
Essence de térébenthine. . . . .	30 "
Ammoniaque liquide. . . . .	15 "
Teinture de cantharides. . . . .	6 "

Il va sans dire que ce bienfaisant liniment doit être préparé chez un pharmacien de la carrière.

\* \* \*

Le café au lait a bien des détracteurs : on l'accuse de toutes sortes de méfaits hygiéniques, et on va jusqu'à dire que le tanin du café, en réagissant sur l'albumine du lait, forme une sorte de cuir

absolument indigeste. Les docteurs P. Sérieux et F. Mathieu, dans un intéressant petit traité d'hygiène qu'ils viennent de publier sous le titre : "l'Alcool," prennent la défense du café au lait. C'est un excellent aliment, disent-ils ; un mélange de 500 grammes d'infusion de café et d'un demi-litre de lait renferme 50 grammes de matières azotées, dont 6 proviennent du café et plus de 100 grammes de substances grasses ou sucrées, non compris le sucre que l'on peut y mettre. Ce sont là des chiffres qu'il convient de prendre en considération.

*Dr. Mongiraud.*

#### INSTANTANES.

D'être trop aimé, ô mes — contemporains, cela vous irrite d'abord par le sentiment d'une sorte de mainmise sur vous malgré vous, et par les responsabilités et les devoirs que cela vous impose quoi que vous fassiez, et auxquels votre lâcheté veut se soustraire.

Une femme ne peut pas vous jouer de pire tour que de vous donner tout son cœur, parce que, nécessairement (et la pauvre n'est pas responsable de cet invincible besoin), elle exigera tout le vôtre, et qu'un don comme celui-là n'est pas dans vos moyens !

*Jules Lemaitre.*

# VIVE LA RUSSIE

GRANDE MARCHE POUR PIANO

LARGEMENT.

PHILIPPE COURRAS.

PIANO.

*ff*

MOUV. DE MARCHE.

*ff bien accentué.* *f*

8 ba

First system of a piano score. The right hand (treble clef) features a complex, dense texture with many beamed notes and chords. The left hand (bass clef) has a more rhythmic, bass-line-like pattern. A *cresc.* marking is present in the first measure of the right hand.

Second system of a piano score. The right hand continues with dense chords and moving lines. The left hand has a steady, rhythmic accompaniment. A *ff* (fortissimo) dynamic marking is present in the fourth measure of the right hand.

Third system of a piano score. The right hand features a mix of chords and melodic fragments. The left hand maintains a consistent rhythmic pattern.

Fourth system of a piano score. The right hand has a more active melodic line with some grace notes. The left hand continues with its rhythmic accompaniment.

First system of a piano score. It consists of two staves, Treble and Bass. The Treble staff begins with a dynamic marking of *f* and contains several chords and a melodic line. The Bass staff provides a harmonic accompaniment with chords and a melodic line. The system concludes with a double bar line.

Second system of a piano score. It consists of two staves, Treble and Bass. The Treble staff features chords and a melodic line. The Bass staff includes a triplet of eighth notes and other rhythmic patterns. The system concludes with a double bar line.

Third system of a piano score. It consists of two staves, Treble and Bass. The Treble staff contains chords and a melodic line. The Bass staff includes a triplet of eighth notes and other rhythmic patterns. The system concludes with a double bar line.

Fourth system of a piano score. It consists of two staves, Treble and Bass. The Treble staff begins with a dynamic marking of *ff* and contains chords and a melodic line. The Bass staff includes a triplet of eighth notes and other rhythmic patterns. The system concludes with a double bar line.

## Anticosti Redevient Française

Il fallait qu'on vint de France révéler au Canada l'un de ses trésors ignorés. Une nouvelle colonie française, grâce à M. Menier, le nouvel acquéreur d'Anticosti, va probablement s'établir tout près de nous.

"Je viens, dit M. Paul Combes, d'explorer l'île d'Anticosti.

Bien que découverte par Jacques Cartier, le 15 août 1535, c'est-à-dire depuis trois cent soixante ans, bien que située à l'embouchure du Saint-Laurent, sur la route des navires, elle était aussi inconnue, même au Canada, dont elle dépend, que les régions polaires les plus inaccessibles, auxquelles on l'assimilait volontiers.

"Terre infertile et inhabitable!" déclare, au mot *Anticosti*, le vieux dictionnaire géographique de Vosgien, et on s'en tenait à cette sentence.

Fort heureusement, cette île, qui a une superficie d'un million d'hectares, est devenue dernièrement la propriété d'un Français, et j'ai été chargé de l'étudier à tout les points de vue.

Or, les résultats de mon exploration détruisent de fond en comble la légende d'Anticosti l'*Inhospitalière*.

Au point de vue géologique, c'est un plateau de roches siluriennes légèrement inclinées au Sud-Ouest.

Ce plateau, dénudé et raboté par des phénomènes glaciaires, est recouvert d'un sous-sol de marnes calcaires argilacées, et d'un sol d'humus, d'un mètre d'épaisseur en moyenne, composé de débris organiques qui s'accumulent à la surface de l'île depuis que la première végétation y est apparue, à la fin des temps quaternaires.

Sur un million d'hectares de superficie, il y a à Anticosti 900,000 hectares de forêts. Or, il ne s'agit pas ici, comme à Terre-Neuve, d'arbres rabougris et contournés, ainsi qu'on l'avait prétendu.

Ce sont des épicéas, des mélèzes, des bouleaux, qui atteignent trente mètres de hauteur, et qui (au prix de gros des bois sur le marché de Québec) représentent une valeur de cinquante millions de francs.

D'ailleurs, la flore entière de l'île est remarquable par sa richesse autant que par sa vigueur, et elle est composée d'espèces végétales qui per-

mettent de ranger Anticosti dans la zone tempérée froide (suivant la classification de Unger), alors que la plus grande partie du Canada appartient à la zone subarctique. L'île d'Anticosti est donc une des régions les moins froides du Canada.

D'autre part, la végétation jaillit de son sol fertile avec une *fougue* qui étonne sous cette latitude. Partout où la forêt n'existe pas, ou disparaît par les défrichements, surgissent spontanément des prairies composées de nos meilleures graminées fourragères.

En conséquence, toutes les cultures de la zone tempérée froide sont possibles à Anticosti.

La mer environnante est très poissonneuse. Aussi, non seulement les pêcheurs du golfe de Saint-Laurent viennent-ils dans ces eaux pêcher la morue, mais encore une cinquantaine de familles se sont-elles établies à demeurer sur le littoral même de l'île.

La pêche est leur principale occupation. Elles font toutefois un peu de culture, et exportent même des pommes de terre sur des points du golfe moins favorisés.

Ce qui manque, à Anticosti, c'est un bon port car aucun des nombreux mouillages que présentent ses côtes n'est entièrement abrité contre tous les vents.

Un autre inconvénient, c'est que les communications avec le continent sont interrompues par les glaces pendant quatre mois, de janvier à avril. Encore Anticosti est-elle favorisée sous ce rapport, car si la glace y est plus épaisse qu'ailleurs, elle y séjourne, en revanche, beaucoup moins longtemps.

Mais, en somme, bien loin d'être "infertile et inhabitable," l'île d'Anticosti présente d'immenses ressources tant au point de vue de l'exploitation forestière que de l'exploitation agricole et des pêcheries. Ses prairies naturelles permettent la pratique de l'élevage en grand.

D'autre part, les nombreux cours d'eau, à régime régulier, qui coulent sur tout le littoral, utilisables pour la plupart comme force motrice, permettraient de donner une grande extension à toutes les industries du bois, matière première qui abonde dans l'île.

En résumé, l'île d'Anticosti, étant données son étendue, la douceur de son climat, la fertilité de son sous-sol, la richesse de ses forêts et de ses pêcheries, sa situation sur une des grandes routes du globe, pourrait, avec quelques améliorations faciles de la navigabilité de ses côtes, nourrir une population au moins égale à celle de l'île du Prince-Edouard.

Ces conclusions, qui résultent de l'ensemble des observations que j'ai faites au cours de mon exploration, montrent que rien n'était moins connu au monde que l'île d'Anticosti, et que cette dernière a été, pour ainsi dire, "découverte" en juillet dernier."

## La Mode

On s'occupe beaucoup des *robes de visite* pour janvier. Les tissus de laines crêpelés ne sont guère admis que pour les jeunes filles, avec garniture de velours au corsage. Elles ont des jaquettes à basques courtes, en drap gris clair ou vert-lierre, le col et les revers d'astrakan, et des toques de velours rehaussées de plumes couteaux ou bien de jolis chapeaux de feutre à nœuds de velours et de soie entrelacée. La *simplicité* est la note toujours dominante, pour la jeunesse distinguée. Aux jeunes femmes et aux femmes élégantes reviennent les robes de velours à collet court, brodés de zibeline ou de chinchilla ; les soieries pointillées, brochées, moirées, garnies de plumes et de jais ; les jaquettes de loutre et d'astrakan ; les pèlerines de fourrures très courtes, laissant voir la taille. La capote se compose de velours, une haute aigrette *hérisson* et un cache-peigne de fleurs. Une jeune femme, et moins encore une femme ayant passé la trentaine, ne portera point de chapeau rond pour faire une visite. Le chapeau rond est l'apanage des courses matinales exclusivement. Quant aux robes de bal, elles sont nuageuses au possible : de la gaze brodée, gaufrée, pointillée sur transparent de soie.

Par exemple : une robe de taffetas noir, sur laquelle est posée une robe de gaze de soie noire à fleurettes roses et vertes. Au bas de la jupe légère se trouve une épaisse ruche de soie rose et verte ; le rose dominant se place au milieu de la ruche double, ce qui n'empêche que la robe dessous a aussi une légère ruche de soie déchiquetée. Corsage coulissé ayant une berte de passementerie faite de paillettes roses et vertes. Manches bouffantes arrêtées bien au-dessus du coude. Longs gants noirs. Un rang de perles au cou.

Une robe de mousseline de soie bleue pointillée sur jupon de soie turquoise est garnie dans le bas,

pour l'empêcher de s'envoler, par trois rangs faits en bouclettes de rubans de satin bleu pâle. Corsage drapé, traversé par deux épaulettes en bouclettes de rubans bleus, châtelaine de chèvre-feuille s'effilant de la taille jusqu'au bord de la jupe ; même grappe sur l'épaule gauche couvrant la manche. Cette manche est drapée de façon à laisser voir une partie du bras sur laquelle tombent les fleurs de chèvre-feuille.

Pour jeunes filles brunes ou blondes rien n'est plus seyant qu'une toilette blanche. Quand je dis blanche, j'entends *crème* pour les brunes, et *blanc neige* pour les blondes. De la gaze rayé de satin, ou crêpelée à rayure, transparente, constitue une fort élégante mise de bal. Jupe de dessous en taffetas ou mieux en satin tramé blanc, car le taffetas bon marché est terne, et mieux vaut une soierie brillante et tramée coton. Pour les soirées intimes, les jeunes filles auront des robes décolletées carrées au cou, mais plus décolletées sous la gaze, c'est-à-dire que le corsage de gaze sera presque montant sur le corsage décolleté du dessous. On peut même avoir deux corsages avec une jupe blanche. Le premier, presque montant, ayant au cou un galon de perles l'encadrant, et un autre corsage, celui-là coulissé à la vierge, et décolleté : on le rehaussera par des choux de rubans de satin et une ceinture nouée par derrière à bouts et coques d'égale longueur.

On appelle ces nœuds "moulins à vent." Avec des robes blanches, les jeunes filles peuvent porter de petits souliers noirs ; mais les bas blancs, très fins et brodés, redeviennent en faveur pour aller avec les robes blanches. Longs gants de peau blanche.

Pour bals et concerts, on fait des gants de peau noire ayant une haute manchette de Chantilly ou de peau blanche avec une dentelle application

d'Angleterre. Ces gants, très habillés, sont surtout portés par les dames.

Les corsages de théâtre continuent à être très variables. C'est une mode économique et seyante tout à la fois, qui n'est pas près de s'éteindre. On use ainsi de vieilles jupes de soie démodées, défraîchies, que l'on cache soigneusement sous une longue mante de théâtre. On sait que les "sorties de bal" courtes ne se portent plus beaucoup. La vogue est aux longs manteaux amples, à étole et col de fourrure, chèvre de Mongolie ou Chinchilla ; ce manteau fait en beau damas doublé de satin ouaté coûte fort cher ; mais il dure plusieurs années sans se démoder. Je citerai la "sortie d'Opéra" de la princesse de S. en satin mauve tramée d'argent, doublé de cygne, avec col remontant et étole en renard bleu. Parfois une pèlerine de dentelle ou de fourrure vient embellir la mante soyeuse. Mais les collerettes tombant aux épaules sont très

ondulées, même lorsqu'elles sont en martre ou en hermine.

Je parlais des jupes de soie démodées. Je rappellerai qu'avec deux vieilles jupes se mariant ensemble on peut en faire une coupée à la mode. Il suffit pour cela de recouper les lés des deux jupes (lés décousus et repassés) sur un bon patron de jupe, en ayant soin que les lés d'une des jupes aient l'air de s'ouvrir sur l'autre ; par exemple, du broché s'ouvre sur du taffetas uni ; les lés larges du bas vont en s'amincissant un peu dans le haut. On arrive ainsi à gagner de 4 m. 50 à 5 m. 50 de largeur, ce qui est déjà assez raisonnable pour une jupe *arrangée*.

Les corsages de soie pompadour, de mousseline de soie à ornements pailletés, de broché, de velours, avec boucles de strass et de garnitures brillantes, sort fort bien pour théâtres, concerts et dîners.

## La Noël Russe

KOLIADA

Quelques chants, une procession mi-païenne, une légende gracieuse, voilà tout ce qui nous reste du culte de *Koliada*, solstice d'hiver et dieu du triomphe et de la paix, nous dit M<sup>me</sup> Vera Vend dans un article que publie la *Nouvelle Revue* du 15 décembre, et qui décrit la fête de Noël en Russie. Cette coutume russe a une grande analogie avec notre *guignollée* ou *Guy Fanné* (les historiens n'ont pas encore statué sur l'orthographe de ce mot si vieux, si vieux).

Le voyageur qui traverse un village petit-russien dans la soirée du 24 décembre rencontre sur sa route une procession aussi originale que pittoresque.

En tête, un gamin s'avance. Il porte, fixée sur une longue hampe, une gigantesque étoile de papier doré ; des cierges alignés sur une planchette l'éclairent de lueurs vacillantes. Derrière, un garçonnet traîne ce qu'on appelle la grotte (*vertièpe*), espèce de boîte divisée en deux parties superposées ; en haut, des poupées figurent la mort d'Hérode ; en bas, une effigie grossière simule la danse de Salomé. Un bambin brandit un énorme saucisson, plus loin un autre tient un sac de toile, un troisième une assiette d'étain. Des groupes d'enfants suivent en chantant l'hymne évangélique : "Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté !"

Et comme la mélodie naïve du cantique résonne dans la campagne engourdie, un mouvement se fait dans la maisonnette (*hata*) blanchie à la chaux, et dont le toit de chaume s'argente sous la neige. Des mains calleuses font remonter vers leur imposte la partie inférieure des croisées.

La ménagère se hâte de réunir l'offrande à *Koliada* ; un saucisson, des *varenniki* (gâteaux au fromage), quelque menu monnaie, poseture, éloigne de son enclos les rongeurs.

Le cortège s'est arrêté devant la fenêtre. Les enfants, sérieux et recueillis, entonnent une des hymnes des grandes vêpres du *Sotchélnik* (veille solennelle). Puis, gais et rieurs, ils reprennent sur un air de danse : "Généreux et donnants, — Passez-nous un *varennik*, — un gros saucisson, — une belle pièce d'argent !"

Alors la main qui a soulevé le carreau jette dans la sac les provisions préparées ; et, tandis que le *grivennik* (pièce de dix copeks) roule sur l'assiette, l'hôte—Nicolas, Ivane ou Sidor—se penche par la baie entr'ouverte :

"Que le Seigneur Dieu vous accompagne et vous bénisse, petit enfants !"

Et ceux-ci de répondre en masse, en ayant soin

de mêler à leur chant—car c'est de rigueur—le nom du maître de la *hata*

Koliada ! Koliada !  
Il est arrivé, Koliada,  
A la veille de Noël !  
Partout nous l'avons cherché,  
Le bon, le saint Koliada !  
Enfin nous l'avons trouvé  
A la porte du bon Sidor.  
Gloire au Seigneur Jésus,  
Gloire !

Gloire à notre Sire,  
Gloire !  
Gloire au bon Sidor,  
Gloire !  
A sa *hosiaika* Ganna,  
A leurs petits enfants,  
Gloire !  
Et à tous les orthodoxes chrétiens.  
Gloire !

Après un : " Merci, bonnes gens, merci, et heureuse fête ! " le cortège s'éloigne en chantant.

*Vera Vend.*

### Statue d'Emile Augier

On a inauguré, il y a quelques semaines, à Paris, le monument élevé à Emile Augier, sur la place de l'Odéon, devant le théâtre témoin de ses premiers succès.

Sur une stèle quadrangulaire, est le buste de l'écrivain ; contre le piédestal, assise sur un banc, est une figure de femme : c'est Clorinde, l'*Aventurière*. Debout, une main sur l'épaule de Clorinde, une femme, personnifiant la Comédie, grave de la main droite le nom d'Augier sur le marbre.

Le monument est dû au statuaire Barrias ; il a bonne figure, il est sobre, il convient parfaitement au personnage d'Emile Augier.

On a beaucoup écrit sur Augier : une étude complète reste à faire. On a jugé à fond l'écrivain ; on n'a pas mis en lumière jusqu'ici les influences cachées qui ont déterminé dans des sens donnés sa poussée.

On ne le pouvait pas.

L'homme, infiniment bon, mais d'une indépendance farouche, avait en horreur de se livrer ; toutes ces menues confidences que les journaux, dans un souci de vérité, sollicitent des auteurs en vogue lui paraissaient indignes d'un écrivain qui se respecte. Il y voyait, de la part du public, une curiosité indiscrette et, de la part des auteurs, un appétit mal dissimulé de réclame. Il s'en défendait courtoisement, mais avec une résolution obstinée et tenace.

Mais en bride tant qu'il a vécu, la curiosité s'est réveillée dès que la mort a fait entrer cette figure sereine dans l'histoire. On s'est adressé aux camarades d'enfance et de carrière, aux membres de la

famille, aux amis, et, depuis peu, on voit sou dre une documentation nouvelle, ignorée, dont un critique fera son profit quelque jour pour tracer, d'une façon sans doute définitive, une physionomie plus exacte et vraiment ressemblante du maître.

A ce travail modeste, mais utile, nous avons pris à cœur d'apporter notre contribution. Le portrait que nous essayons d'esquisser, nous en avons pris les éléments de tous côtés : la plus jeune sœur d'Augier, Mme Guiard, deux de ses plus vieux et de ses plus intimes amis, M. Jules Barbier et M. Got, ont bien voulu évoquer pour nous leurs souvenirs. D'autres encore, qui n'ont approché que de loin en loin l'écrivain, mais qui l'ont connu aux heures les plus actives ou les plus agitées de sa vie, nous ont fourni des indications fort précieuses. De ces observations et de ces renseignements très divers nous avons dégagé ce qui suit :

LE GRAND PÈRE PIGAULT.

Emile Augier eut pour grand-père Pigault-Lebrun, et pour ce grand-père dont l'affection passionnée l'entoura, dès sa venue au monde, des soins les plus minutieux, les plus tendres, il garda une vénération toute sa vie,—plus qu'une vénération, un vrai culte.

Ce culte eut ses raisons d'être.

Le petit Emile, qui naquit, on le sait, à Valence, où son père exerçait la profession d'avocat, était à peine sevré, il commençait à peine à balbutier des mots vagues, que le grand-père, forçant le consen-

tement des parents, le leur enlevait. Il l'emporta en triomphe à Paris. Là, il se fit avec joie le nourricier d'abord, puis l'éducateur à la Jean-Jacques Rousseau du marmot. Jusqu'à l'âge de sept ans, il le tint serré contre lui, n'admettant aucune ingérence étrangère, surveillant comme la mère la plus tendre les progrès physiques de l'enfant, l'emmenant à la promenade avec lui, éveillant par la conversation, par des récits de sa propre invention, par des lectures savamment graduées, sa jeune intelligence. Il alternait, dans ces lectures, le profane et le sacré, le classique et le contemporain, la littérature sérieuse et le roman d'aventures, passant du *Robinson Crusô* à l'*Iliade*, de Plaute et de Térence à Molière, d'Eschyle ou de Sophocle à Corneille.

Quand il lui eut appris à lire et à écrire lui-même, il le mit en pension, rue Saint-André-des-Arts, chez un brave homme nommé Boniface, qui sut instruire son élève et se l'attacher en même temps. Augier, devenu homme, n'en parlait qu'avec attendrissement. Il garda le même souvenir du maître de pension chez lequel on le mit, plus tard, quand il fit à Henri IV ses études ; quoique le père d'Emile se fût installé avec sa famille à Paris, où il avait acheté une charge d'avocat à la Cour de Cassation, nul ne s'occupa avec plus de sollicitude de l'enfant que le grand-père Pigault. Dans l'été de 1835, il mourut. Emile était alors en troisième. Il avait pris part avec les fortes têtes de sa classe, avec son camarade le duc d'Aumale, au concours général. Il était particulièrement satisfait de sa version latine, et quand le grand-père entra en agonie, on attendait le résultat du concours. Gardant jusqu'à la fin sa présence d'esprit, le moribond fit aux siens ses adieux, puis il entra dans la somnolence caractéristique qui précède, chez les vieillards de cet âge, l'heure suprême. Il s'en réveilla tout d'un coup, sous l'effort persistant à dominer fixe, et demanda : " Emile a-t-il son prix ? " Emile n'avait aucune certitude encore. Il fut tenté, pour adoucir le départ, de dire oui. Son intransigeante loyauté l'en empêcha. " Je ne sais pas, répondit-il ; mais j'espère. " Et il eut un atroce chagrin, toute sa vie, de n'avoir pu connaître à temps son succès pour illuminer les yeux du mourant d'un accès suprême de joie.

LE MILIEU FAMILIAL. — LES PREMIERS ESSAIS. —  
LES PROCÉDÉS DE TRAVAIL.

L'éducation familiale ne devait pas exercer sur Augier une moindre influence. Le ménage des parents était un ménage modèle. Tous ceux qui ont fréquenté de près ou de loin le jeune Emile pendant ses années de collège en portent témoignage.

Les camarades du jeune homme, cordialement invités chaque semaine au dîner de famille, les deux Thénard, fils du chimiste, Jules Barbier, qui devait suivre Emile dans la carrière dramatique, de Rozière, aujourd'hui sénateur, et tant d'autres, maintenant disparus, y avaient sous les yeux le spectacle de l'entente la plus parfaite, aussi bien entre Emile et ses sœurs qu'entre leur père et leur mère.

C'est dans ce milieu, nullement rigoriste, mais réprouvant tout ce qui s'écartait de la règle, qu'Augier, jeune homme, a puisé son respect profond, instinctif, pour cette morale bourgeoise qu'il devait défendre avec acharnement au théâtre, et cette sévérité implacable pour les irréguliers, pour les irrégulières surtout, qui fait le fond de tous ses premiers ouvrages.

Mais voilà l'écolier hors de pages. A dix-huit ans il est bachelier ; le choix d'une carrière s'impose. Il est fils unique, le père n'hésite pas : il suivra la carrière paternelle, mènera de front son stage dans une étude et son droit, et, quand il aura l'expérience voulue, reprendra la charge d'avoué qui lui aura été réservée par son père.

Pourtant, le théâtre le tente. Dès la seconde, il a commis cinq actes en vers. Sa rhétorique a vu se perpétrer, toujours dans la forme du vers, une comédie nouvelle en cinq actes, et le fruit le plus sûr de sa philosophie, après la sanction du *bachot*, est un drame historique, un *Charles VIII à Naples*, non moins en vers que les autres.

Devant la volonté formelle de son père, il ne songe pas, tout d'abord, à se dérober. Mais sa conscience, ses amis, même l'avoué chez lequel il est entré en rechignant, l'encouragent, et, la nuit, sans que personne autour de lui s'en doute, il travaille à cette jolie pièce en deux actes, la *Ciguë*, qui devait, de plain-pied, le faire entrer presque dans la renommée. A peine licencié en droit, il

la présente au Français. Le père Augier en a vent, court trouver les lecteurs, les supplie, comme d'un service personnel, de refuser la pièce de son fils, en obtient d'eux, à force d'instances, la promesse. La *Ciguë* est, en effet, refusée. Mais Lireux, qui venait de prendre l'Odéon, était connu d'Emile. Il accepte la pièce, il la monte, elle se joue, et le succès est tel que le père, vaincu et ravi, ne démarre plus du théâtre, qu'il y applaudit son fils tous les soirs, et qu'il lui donne, enfin, la liberté de travailler sans contrainte dans le genre inquiétant qui lui plaît.

Dès ce jour, Augier règle sa vie — du moins sa vie de travail — et l'organise telle qu'elle restera désormais, sans fatigue inutile, sans surmenage aucun et sans fièvre. Dans la période de gestation, qui est longue, il travaille en marchant, dans cette forêt qui avoisine, à la Celle-Saint-Cloud, l'habitation d'été de ses parents. L'idée à point, les lignes d'ensemble arrêtées, il compose, toujours en marchant ou en se faisant jouer par ses sœurs, au piano, du Mozart, du Bach, du Beethoven, les scènes de la pièce, une à une. Tout ce travail s'accomplit de mémoire. De temps à autre seulement, sur un petit carnet de poche, il note en phrases cabalistiques les idées, les couplets qui lui sont venus d'un seul jet, les mots ou les situations à effet. Quand un acte ou une série de scènes a pris forme, toujours dans sa mémoire, il débite le tout en famille, sous la tonnelle du jardin, ou devant ses amis, dans sa chambre. Il n'écrit, dans la première partie de sa carrière, que quand l'œuvre, dans son esprit, est entière, quand il ne reste plus, pour l'achever, qu'à lui faire subir une dernière épreuve, celle des corrections de détail, quand il faut, la fonte terminée, passer au travail menu de la ciselure.

Il est défiant, d'ailleurs, de lui-même à un point invraisemblable. Il ne croit à son idée, à son œuvre, qu'après l'avoir débitée par morceaux, à Jules Barbier, à Got, à Foussier. Il ne se contente pas d'une approbation quelconque ; il faut qu'on lui dise son avis carrément, qu'on l'affirme avec la dernière énergie dans un sens ou dans l'autre. Il se refuse dès lors tout conseil, et, d'une traite, mais sans hâte, il expédie avec une extrême facilité toute la pièce. Tous les matins il travaille d'affilée deux, trois heures, passant de temps à

autre au billard pour s'éclaircir un peu les idées, consacrant l'après-midi aux promenades s'il est hors Paris, aux visites et aux relations sociales, dans Paris.

Dans la comédie bourgeoise, ses sujets ne sortent point par génération spontanée de son cerveau ; ses types, pas davantage. Il a vu dans sa famille, dans les familles amies, se dérouler quelques-uns de ces petits drames intimes, insaisissables souvent pour ceux mêmes qui en sont les spectateurs journaliers, mais qui en bouleversent profondément les acteurs, et dont la conclusion est une question, parfois, de vie ou de mort. *L'Homme de bien*, *Gabrielle*, *Philiberte*, la *Chasse au roman* n'ont pas d'autre origine, et les comparses comme les principaux personnages, avant de se manifester sur la scène, l'ont coudoyé dans le milieu familial. En adressant à Mme Guiard la plaquette qui contient ses anecdotes sur Augier, Cottinel y a inscrit cette dédicace : "A la jeune fille de toutes les comédies d'Augier." Il savait par Augier lui-même à quoi s'en tenir. Le Lucien de *Gabrielle* est le mari de la sœur cadette du maître, M. Déroulède, ou tout au moins M. Déroulède a fourni l'idée première du type. Dans la première partie de l'œuvre d'Augier, sous chacun des personnages, on pourrait, si on le voulait, mettre un nom.

L'écrivain empruntait donc ses types directement à la réalité. Il les refondait ensuite, poussant jusqu'aux conséquences extrêmes les petits drames que la réalité ne lui présentait qu'ébauchés.

Dans la seconde partie de sa carrière, celle que les *Effrontés* et le *Fils de Giboyer* ont marquée, il s'attaque à la comédie politique.

Revenons à la comédie bourgeoise.

L'écrivain, en transportant sur la scène les drames qui la rendent poignante, a insisté par-dessus tout sur le rôle qu'y joue la courtisane ; il se montre âpre envers elle ; il déverse tous les mépris de la terre sur elle seule, il l'anathématise avec la dernière violence ; pour protéger contre elle la famille dans laquelle elle s'est introduite en intruse, il la tue.

Ensuite, cette morale rigide se relâche ; à la dureté intraitable avec laquelle il a tracé primitivement la silhouette de *l'Aventurière*, il a substitué plus tard, en remaniant sa pièce, des trésors et des trésors d'indulgence, il a laissé entrevoir pour la pécheresse un salut, une régénération par l'amour et le repentir.

## Le Développement de la Littérature Nationale

*Traduction du travail lu à la Convention du CONSEIL NATIONAL DES FEMMES, à Toronto au mois de mai dernier, et répété devant le Conseil local à Montréal, le 11 décembre 1895, par Mme Dandurand.*

Je suis venue ici en mission charitable. La défense d'un aussi pauvre et impopulaire client ne saurait être mieux définie. La culture des lettres est considérée dans notre pays comme un divertissement onéreux permis au seul riche : comme le dada de quelques femmes excentriques, ou peut-être comme la dernière ressource, des paresseux, des ratés, des rêveurs, de tous ceux enfin qui n'ont pas su se faire une carrière de la Politique, du Droit, du Commerce, ou de quelque occupation convenable.

J'en peux donner des exemples caractéristiques pris dans deux classes opposées de notre société.

— Ah! te voilà encore plongé dans tes chimères, disait un opulent homme d'affaire de ma connaissance à son fils, bibliophile acharné, à ce moment occupé à annoter un catalogue. Laisse ça ! Viens jouer avec moi une partie de billiards...

Dans l'autre cas un officier du cens frappait à la porte d'un journaliste français :

— Qui est-ce qui habite ici ? demanda-t-il, écrivant déjà.

— Monsieur Provencher, répondit la bonne.

— Quelle profession ?...

— Oh ! il ne fait rien, il écrit tout le temps !

Naturellement les fidèles et les dévots d'un Art superflu, les liseurs et les lettrés son également des gens un peu singuliers—des personnes privées de relations sociales peut-être, ou ayant des habitudes de paresse, ou des infirmes, encore, clouées sur un fauteuil sans l'option de plaisirs plus raisonnables.

Nos gazettes cependant atteignent une circulation considérable. Ceux-là sont rares qui se refusent la satisfaction de se renseigner pleinement sur le dernier scandale, les *naissances, mariages et décès*, une réception en haut lieu, la cote de la bourse. La curiosité publique parcourt avidement aussi le compte-rendu d'un événement artistique...pour voir les noms des assistants.

Tout cela ne dénote pas un goût très éclairé pour les choses de l'esprit.

Qui donc a dit que le journalisme était un terrible pouvoir ? Qui compara sa plume à un outil dangereux, à un levier puissant, à une arme révolutionnaire ?

Ces dénominations—justes pour d'autres pays—feraient sourire nos rédacteurs salariés.

Je me figure l'un d'eux regardant sa plume sous ce nouveau jour, et s'écriant :—

— « Cela une arme formidable ! Cela une reine dans le domaine de la pensée ! Mais elle ne m'appartient même pas. Cet instrument précieux est la propriété de mon patron, et sa liberté est limitée à la sphère de ses intérêts. »

Et il pourrait se dire encore à lui-même :—

— « Moi un dictateur ! moi un arbitre dans les conflits moraux et politiques de mes concitoyens. Moi un penseur indépendant dont l'intelligence lumineuse projette ses rayons dans un vaste circuit et produit une moisson d'effets heureux ! Non. Un scribe, un employé supérieur avec des facultés spéciales, travaillant sous un maître et obéissant à la consigne ; la roue secondaire d'une entreprise industrielle, voilà ce que je suis !

Vous ne trouverez parmi eux nul philosophe orgueilleux, nul auteur infatué de son pouvoir. Tous ils savent que sur notre sol pratique, les céréales et les légumes sont les choses qu'on doit exclusivement cultiver. La violette, l'églantine odorantes, le timide coquelicot, et tels de ces humbles poètes qui osent montrer leurs têtes à côté des produits utiles, cherchent un appui auprès de leur tige vigoureuse, se réfugient à l'ombre de leurs feuilles altières, ou s'assemblent le long des clôtures pour contempler la magnifique croissance des pompeux végétaux.

C'est ainsi qu'au Canada les gens de lettres abdiquent toute idée de domination, et se soumettent à l'élément supérieur dont ils dépendent pour leur pain quotidien.

Aussi bien le dit élément supérieur s'objecterait à être conduit par des écrivains mercenaires.

L'opinion personnelle de ces derniers ne compte peu. Pourvu que leur prose reflète les idées de leurs lecteurs, et qu'ils donnent un compte-rendu

succinct de ce qui se passe sur la surface du globe, on ne leur demande pas davantage.

J'ai dit avec intention la *surface*. On n'a que faire en général des questions très profondes ou fort élevées.

Le journalisme ainsi entendu est des plus pratiques, il faut l'admettre. Il fournit aux esprits terre-à-terre le pain grossier qu'ils requièrent.

Quant à ceux qui poursuivent un but moral, ou qui nourrissent quelque aspiration artistique, ils doivent forcément recourir aux revues françaises, anglaises et américaines pour y trouver la satisfaction de leurs penchants spéciaux.

On aura vite fait de compter les publications qui furent fondées en vue d'un objet absolument moral ou artistique, ou qui encore, l'ayant été, poursuivent ce but élevé avec une infaillible constance.

Heureusement ces productions existent—à l'état d'exceptions—pour prouver la possibilité d'un journalisme indépendant chez nous comme ailleurs.

Grâce à l'erreur si générale cependant de métamorphoser un art en commerce ou en agence politique, les journaux canadiens donnent à l'étranger une triste idée de notre culture intellectuelle.

Le journalisme en effet sert d'apprentissage aux vocations littéraires. C'est dans nos gazettes que les écrivains imberbes font leur *début*.

La qualité de leur syntaxe aussi bien est proportionnée au prix qu'ils en reçoivent. Les choses en somme sont arrangées de telle sorte que les meilleurs écrivains, ceux dont le talent a acquis quelque développement, sont relégués dans la réserve comme des objets précieux, qu'on encourt une trop grande responsabilité à manier tous les jours, tandis que le menu fretin détient le privilège de la parole.

Il serait pourtant injuste d'attribuer cette infériorité uniquement aux éditeurs. Naturellement, ils songent à se mettre au niveau de l'esprit public, lequel, par le fait de son apathie pour tout ce qui touche à l'esthétique, partage avec eux la responsabilité d'un regrettable état de choses. Mais cette admission ne doit pas nous entraîner trop loin.

Le mauvais goût du public comme les erreurs de sa conduite peuvent être redressés.

C'est aux écrivains, aux journalistes qui représentent le cerveau de la société, à modifier ses tendances. Les nourriciers spirituels d'une nation illettrée peuvent se considérer comme obligés d'ordonner sagement sa ration—ainsi que fait une mère pour son enfant. Ils pourraient dans l'instruction de la masse procéder par instillation.

Autrement, la presse universellement reconnue comme une lumière qui favorise la diffusion du savoir, risque de devenir plutôt nuisible que bienfaisante.

Les lettrés du siècle passé avaient certainement un avantage sur ceux d'aujourd'hui. Ils lisaient plus de livres; ils n'étaient pas comme nous, submergés par les feuilles quotidiennes qui nous bourrent la cervelle de notions éclectiques, communiquant à notre esprit des connaissances étendues mais superficielles, et monopolisant nos loisirs.

Je me suis arrêtée si longtemps sur cet article du journalisme, parce qu'il est le trait principal de notre littérature, et presque l'unique moyen pour nos écrivains de faire connaissance avec le public.

Si la production littéraire est comparativement restreinte, cela est dû surtout au manque d'encouragement donné aux auteurs. J'en sais qui pourraient publier au moins un livre par année, mais qui s'abstiennent par un scrupule de délicatesse. La crainte d'excéder la patience bienveillante de leur compatriotes les retient seule.

Il y a aussi d'autres raisons qui expliquent cette rareté. C'est souvent un manque d'énergie de la part de ceux qui ont le talent; c'est un défaut de persévérance et de désintéressement. C'est aussi quelquefois un préjugé.

"*Les affaires avant le plaisir*" est un principe porté à ses conséquences extrêmes. Quand on est si pratique, les affaires accaparent tellement notre vie qu'il ne reste presque rien pour les divertissements de l'esprit.

Comme résultat de l'indifférence générale, enfin, les lettres canadiennes font relativement peu de progrès. Je ne pense pas qu'en ce pays un écrivain ait jamais pu vivre du produit de ses ouvrages. J'en connais un — un véritable, dont les livres resteront — qui voulut se faire un gagne-pain de son talent. Dire qu'il vécut serait une impardonnable exagération. Il végéta.

Le raisonnement qui précède équivaut, je pense, au meilleur argument en faveur du développement de la littérature canadienne.

Ne semble-t-il pas que tout ce qui, parmi nous dispose de quelque influence, devrait se faire un patriotique devoir de l'employer dans ce sens ?

S'il existe quelque espoir pour nous d'atteindre un niveau plus élevé dans l'histoire littéraire de notre temps, il n'est pas trop tôt pour inaugurer la réaction et pour songer à combler nos nombreuses lacunes.

La culture des arts est peu avancée dans notre patrie, parce que nous sommes... un *jeune pays*. Cette vérité, comme le fit observer M. Arthur Buies, est en honneur depuis près de quatre siècles.

Sir William Hingston, dans un ouvrage bien connu, publié en 1884, déclare que la statistique a démontré combien "le climat du Canada est favorable à la santé et à la longévité de la vie." (On sait en effet que nos prédécesseurs, MM. les aborigènes, et que la faune incomparable qui habitait ces régions, furent de magnifiques spécimens de vigueur physique.)

"Le temps prouvera, ajoute notre biographe, qu'il est également propice au développement intellectuel."

L'affirmation est rassurante sans doute, mais la prochaine fois que je verrai mon honorable ami, auteur de *Notre Climat*, je ne manquerai pas de lui demander si ce "temps" dont il parle suppose quatre autres siècles.

Nous ne sommes pas encore sevrés du besoin des gâteries et des indulgentes concessions. Nous tenons à nous appeler un pays *neuf*, une *jeune nation*. Nous avons un art *novice*, une littérature *débutante*, et même... l'Industrie au berceau (*infant industry*, dans le langage politique).

Le moment n'est-il pas arrivé d'abandonner la nursery ?

Mais le pouvoir d'élever dans le monde le crédit de ma cliente, est entre les mains des propriétaires de grands journaux et entre celles du gouvernement.

Que seraient devenus les arts dans tous les pays et à toutes les époques, sans la protection de l'Etat, des citoyens riches et puissants ?

Le gouvernement a fait un pas dans la bonne

direction, en accordant cinq mille dollars à la Société Royale du Canada. On serait porté à croire que les donateurs n'avaient d'autre intention en faisant cette générosité, que de confier à la Société un dépôt destiné à l'encouragement de la littérature nationale.

Il semblait qu'une partie des fonds eût dû être distribuée sous forme de prix aux meilleurs ouvrages historiques, littéraires ou scientifiques publiés dans le cours de l'année, ou encore, qu'elle eût servi à organiser des concours pour la jeunesse.

Tel n'était pas le cas. Cependant, on conçut de grandes espérances de cette nouvelle communauté d'Immortels. On en attendit de beaux résultats. On les attend toujours.

L'exemple de nos ancêtres nous a enseigné la patience.

En alléguant la nécessité de stimuler le goût littéraire, il va de soi que je réclame égale justice pour les écrivains français et anglais.

Si nous allions opposer ces deux langues l'une à l'autre, les belligérantes seraient fort surprises de leur nouvelle rivalité. Shakespeare n'eut jamais de plus fidèles partisans .....qu'en France, et depuis le grand Corneille jusqu'à nos jours, les maîtres de notre littérature ne manquèrent pas des témoignages non équivoques de l'admiration anglaise.

Ceux qui redoutent notre bel et innocent langage s'effrayent plus aisément que lord Dufferin, qui a dit à Québec :

"L'idiosyncrasie des deux races composant cette nation donne à notre pays un caractère intéressant, un attrait, un charme éclectique qui lui manqueraient autrement, et ce serait une grande faute politique que d'essayer de les détruire. Mes plus chaleureuses aspirations pour cette province ont toujours été de lui voir jouer dans la confédération le rôle que joue la France en Europe.

"Retranchez de la civilisation européenne la participation de la France, enlevez dans les arts et les sciences ses maîtres et ses penseurs, quel vide se produirait !"

Le successeur de Lord Dufferin, le marquis de Lorne, a exprimé le même sentiment pendant son séjour au Canada.

Avant de finir je n'ai qu'un mot à ajouter.

Tout ce qui précède pourrait sembler injuste si l'on ne considère pas que la vérité, quelque désagréable qu'elle puisse être, est toujours proclamée avec profit.

J'ai traité un côté de la question, l'autre se défend tout seul. Je n'ai pas nommé les écrivains qui font honneur aux lettres canadiennes; ils sont présents à toutes les mémoires.

Mon but au demeurant n'était pas de louer mais de réveiller notre conscience de sa douce léthargie.

Ce petit réquisitoire est comme une confession faite dans le but de s'amender, et où l'on dit tout le mal sans parler du recto de la médaille.

Celui qui reçoit cette confession cependant devine aisément, dans la sincérité de l'aveu,—s'il est quelque peu psychologue,—le bon côté qu'à dessein on a laissé dans l'ombre.

Une promenade dans le WEST END n'est pas complète sans une visite à l'élégante

**Pharmacie MacMillan,** PHILLIPS SQUARE.

Son excellent assortiment de . . .

**PARFUMS ET D'ARTICLES DE TOILETTE**

offre un grand choix pour les cadeaux de

— NOEL ET DU JOUR DE L'AN.

Une tasse de café obtenue en un instant



LE CAFE LYMAN est un délicieux breuvage. Pour les soirées, rien n'est plus désirable; il est à la fois excellent et économique. En un seul instant, on peut en faire en grande ou en petite quantité. Sa préparation, des plus simples, ne requiert pas l'emploi d'une cafetière. Pas de marc au fond de la tasse. Délicieux odoriférant. Mesdames, employez-le, et sauvez-vous des peines inutiles. Demandez-en un échantillon à votre épicière.

## Sirop de Terebenthine DU Dr. Laviolette

Guérit très vite les Rhumes, Toux, Croup, Coqueluche. Toujours sans danger et agréable au goût. En vente partout. Propriétaire :

**J. G. LAVIOLETTE, M.D.,**

232 et 234 Rue St-Paul, - MONTREAL.

## A. C. Lashance

PROFESSEUR DE

Mandoline, Guitare,



Banjo et Bandola.

325 RUE DORCHESTER.

## Hotel Victoria . .

— QUEBEC.

Chambres en suite, avec bains,  
etc. etc.,

PRIX MODERES.

## Institut Kneipp

DE MONTREAL.

2082 rue Ste-Catherine

(près de la rue Bleury)

Consultation du Médecin :

de 10 h. à midi et de 2 h. à 4 h.

Affusions, Douches, Bains, Salles de Réaction, Compresses à fleur de foin et autres Enmaillottements. Chambres et Pension à la Kneipp.

**PRODUITS ALIMENTAIRES**

Livres relatifs à la méthode.

Maladies Traitées avec Succès :

Anémie, Névrose, Rhumatisme, Goutte, Affections de l'Estomac, des Intestins, des Reins et de la Vessie, Diabète, Albuminurie, Bronchite, Tuberculose à son début, etc.

TELEPHONE BELL 3468.